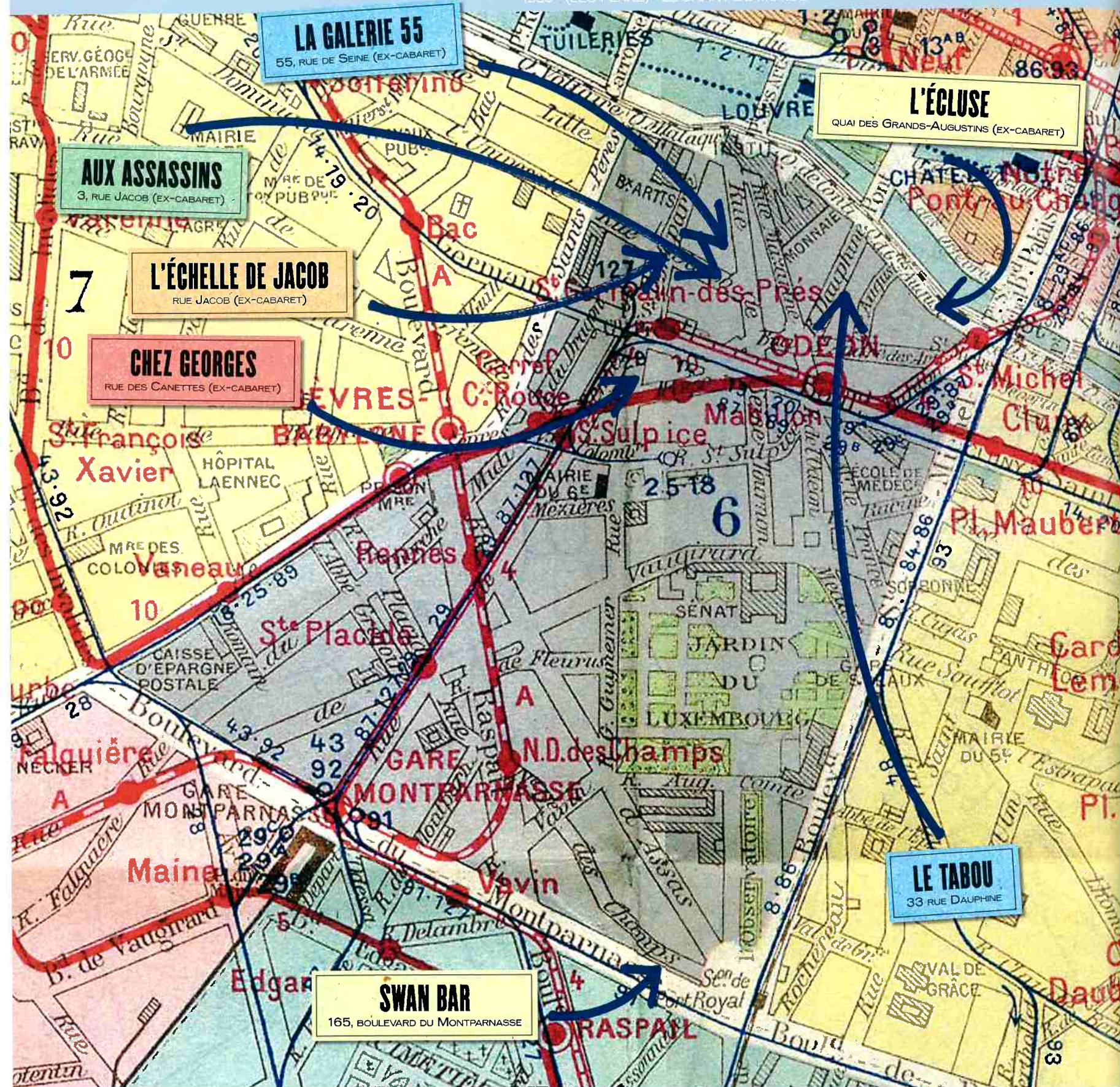


6<sup>e</sup>

« J'habite Saint Germain des Prés  
Et, tous les soirs, j'ai rendez vous avec Verlaine »

1950 - (LEO FERRE) - LE CHANT DU MONDE

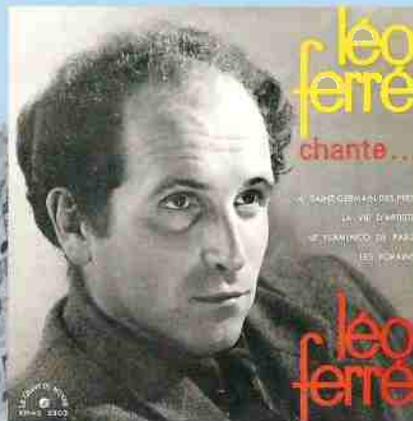




## À Saint-Germain-des-Prés Léo Ferré

1950 - (LÉO FERRÉ) - LE CHANT DU MONDE

RUE DE L'ABBAYE,  
RUE SAINT-BENOÎT,  
RUE VISCONTI, RUE JACOB,  
RUE DU VIEUX-COLOMBIER,  
RUE DU FOUR



Léo Ferré, grand maître de la chanson Rive gauche, n'aima jamais tout à fait Saint-Germain-des-Prés, où il débuta et qu'il voyait aux mains des « limonadiers ».



Dès la Libération, Saint-Germain revit aux premiers murmures de l'existentialisme avec Beauvoir et Sartre, du jazz moderne cher à Boris Vian, de la chanson Rive

gauche incarnée par Juliette Gréco et Léo Ferré. Insidieusement, toutes et tous deviendront des icônes dûment estampillées *made in Saint-Germain* au service d'une légende touristique qui stimulera pour l'avenir les touristes du monde entier en quête de cartes postales *in situ*. S'il n'est pas à nier que cette aire allant en gros de la Seine à Saint-Placide et de la rue de Buci à l'École de médecine fut le théâtre d'importants changements survenus dans les arts au virage des années 1950, il est aussi légitime d'alléguer qu'un folklore outrancier a largement œuvré pour asseoir son image de noces perpétuelles de l'intellect, du jazz et de la fête nocturne.

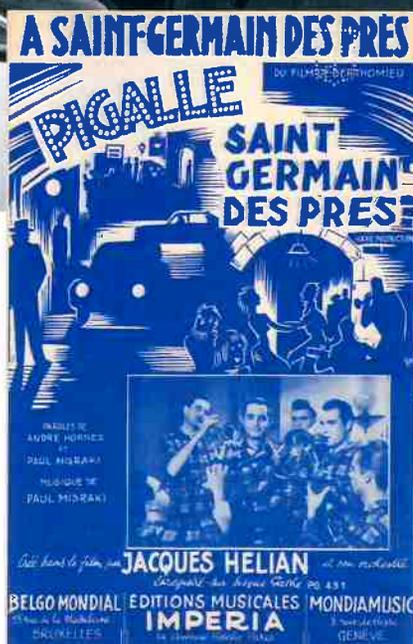
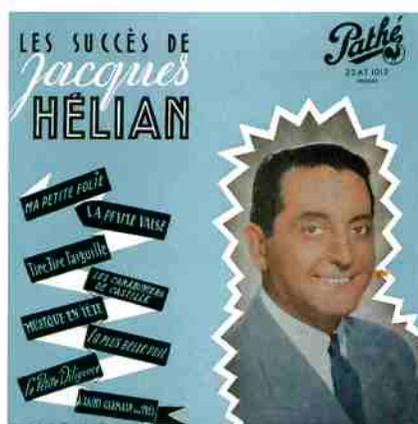
En priorité, dès l'origine, après la Seconde Guerre mondiale, si l'on déboule à Saint-Germain, c'est parce que la vie artistique ressuscitée s'y plante grâce à des théâtres, celui de Babylone, où l'on joue Beckett et Ionesco, et à des cabarets, la Rose rouge, rue de Rennes, la Fontaine des Quatre-Saisons, rue de Grenelle. Au gré des années, d'autres, historiques, ouvriront : l'Échelle de Jacob, l'Écluse, la Galerie 55. À présent, Saint-Germain déborde, moins circonscrit à un périmètre délimité qu'affilié à un style artistique et à une façon d'être.

Léo Ferré, qui vécut rue Saint-Benoît avant-guerre et rue Saint-Thomas-d'Aquin après-guerre, dénigra le secteur pour l'image microcosmique surfaite qu'il renverra par la suite : « En 1947-1948, j'ai travaillé là parce que c'était l'endroit où les gens venaient. Je n'ai pas choisi Saint-Germain, cet empire des limonadiers qui nous exploitaient, ça aurait été Pantin, je serais allé à Pantin. »



Au centre, en haut à gauche, à l'époque où Boris Vian se commettait au Caveau des Lorientais, rue des Carmes, avec Claude Luter à la clarinette, en bas à droite.

Jacques Hélian, qui cultiva la « Fleur de Paris », s'épanouit autant à Pigalle qu'à Saint-Germain-des-Prés.



## Il n'y a plus d'après Guy Béart

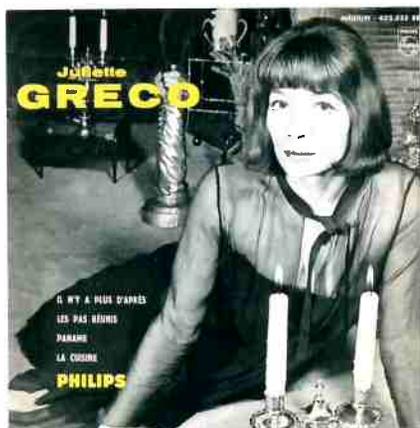
1961 - (GUY BÉART) - PHILIPS ;  
JULIETTE GRÉCO - 1960 - PHILIPS

## Priez pour Saint- Germain-des-Prés Jacques Higelin

1966 - (MC ORMOR)  
- DISQUES JACQUES CANETTI

## Où es-tu passé mon Saint-Germain-des-Prés ? Nicoletta

1969 - (ANN GRÉGORY - MICHEL LEGRAND/  
EDDIE BARCLAY) - BARCLAY

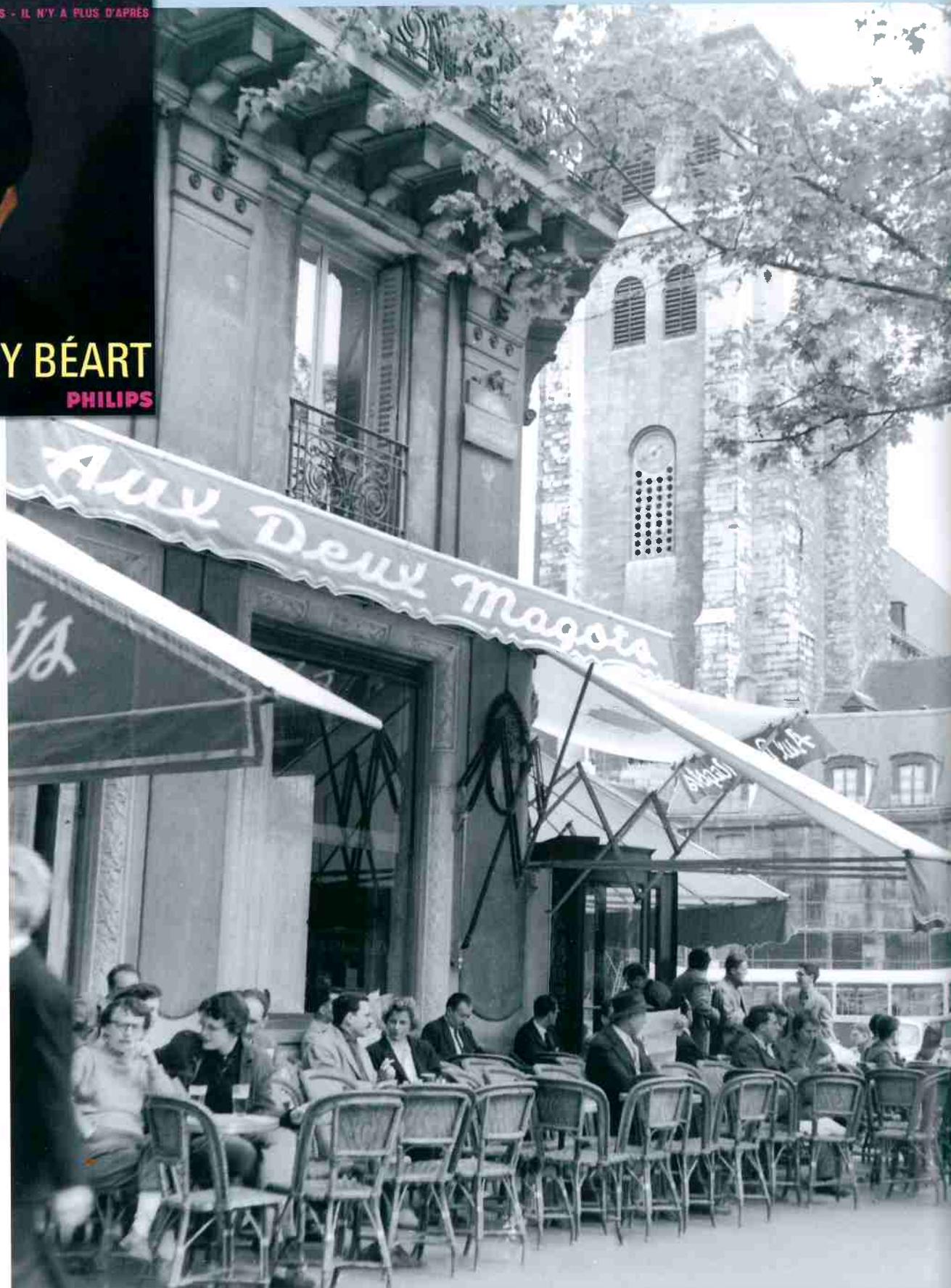


Version Béart, version Gréco, même constat :  
« Il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés... »

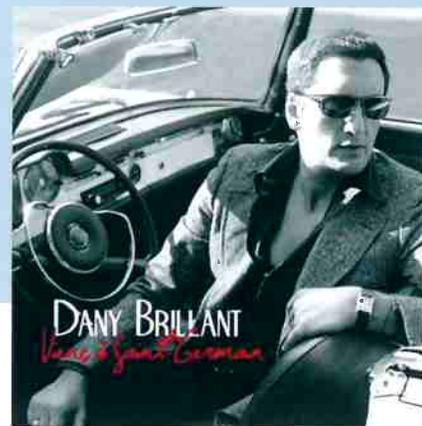
« Quand je te reverrai  
à Saint Germain des Prés  
Ce ne sera plus toi  
ce ne sera plus moi »

1961 - (GUY BÉART) - PHILIPS ;  
JULIETTE GRÉCO - 1960 - PHILIPS

Les Deux Magots  
au mitan des  
années 1950.



Viens à Saint-Germain J'habitais  
 Dany Brillant Saint-Germain-des-Prés  
 1991 - (DANY BRILLANT) - WEA  
 Dany Brillant  
 2004 - (DANY BRILLANT) - COLUMBIA.



Entre hier et aujourd'hui, Dany Brillant prolonge la tradition jazz du quartier en souvenir de ses débuts aux Trois Mailletz, rue Galande.

Jacques Higelin

**PRIEZ POUR SAINT GERMAIN DES PRES A DJANGO L'ISABELLE QUAND J'IMPROVISE SUR MON PIANO**

Repéré par Jacques Canetti, Jacques Higelin incarne le Saint-Germain-des-Prés underground d'après 1968.



déaliste radical, il échappait à sa nature, contempteur de cette fraction intellectuelle de Paris qui l'avait vu naître en couplets. Ce qui n'exclut pas qu'il lui ait dédié l'ode la plus vibrante qui soit, dans laquelle il s'imaginait croiser au détour de ces rues les ombres des poètes illustres disparus : Verlaine, Apollinaire, Valéry. Ferré avait bien mérité de Saint-Germain, et *vice versa*. Ils étaient quittes. Sur la pointe des notes, s'accompagnant à la guitare demi-casse, couleur jazz, Henri Salvador reprendra cette ode épurée.

Face à Ferré l'anar chic, Guy Béart a toujours fait figure de mondain, même si sa touche canaille transparaît dans ses références musette. Et si au premier reviennent les mots sans-culotte brandis au bout des piques, au second échoit la métaphore huilée qui chatouille l'imagination plus que la doctrine. En dépit de ce distinguo, ils se rejoignent au guichet d'une chanson élaborée telle « Il n'y a plus d'après », écrite par Béart en 1960, et adoptée illico par Gréco dont la voix grave, majestueuse et belle transcende n'importe quel titre, *a fortiori* s'il est excellent, ce qui est le cas. Et s'il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés, c'est parce que, prétendument, on n'y vit que la minute présente. À l'évidence, si le Saint-Germain de 1966 ne correspond plus à celui du début des années 1950, il continue à inspirer les auteurs. Ainsi, Jacques Higelin alors débutant, repéré par Jacques Canetti, scande à la façon d'un cantique rock « Priez pour Saint-Germain-des-Prés » - saint dépravé, saint déprécié ! Le texte mûri par Marc Moro, *alias* Mc Ormor, dresse une satire des m'as-tu-vu de la moitié des *sixties*, à l'heure des faux existentialistes qui se partagent entre Saint-Tropez et le carrefour, à un jet de pierre du Flore et des Deux Magots. Servie par un texte de Pierre Delanoë, à son tour, Nicoletta s'afflige sur un registre identique. Ici, elle a fréquenté les boîtes quelques années avant, quand elle n'était pas encore vedette de

la firme Barclay. Et déjà, elle aussi se lamente de voir le quartier s'étioler — « Que reste-t-il de mon Saint-Germain-des-Prés ? ». Le 19 octobre 1965, au coin du boulevard et de la rue de Rennes s'ouvrait le Drugstore, calqué sur celui des Champs-Élysées. Une nouvelle ère s'engageait, dictée par la culture rock qui allait terrasser celle du jazz, et par conséquent bouleverser les fondamentaux de Saint-Germain. *Exit* le temps des existentialistes, de leurs idéaux subversifs et snobs : voici venu celui des « drugstoriciens », aussi snobs, assujettis à la consommation, qui donne le ton. Même si les cabarets perdurent dans leur vocation de mini-conservatoires de la chanson, de nouvelles boîtes émergent dans le secteur dont à l'ancienne adresse de la Tour de Nesle, rue de Seine, le fameux Rock'n Roll Circus. Les polos noirs sont remplacés par les tuniques afghanes, les cheveux longs aux épaules détrônent le dépeigné étudié. Les pôles d'attraction se déplacent. La nuit change de visage. À toutes les époques, à Saint-Germain, s'il n'y eut plus d'après, sans paradoxe, il y eut toujours un avant. À cette aune, Dany Brillant, débarqué dans le quartier en 1986, fourbira une nostalgie brouillonne en mémoire de ses années idéalisés des années 1950. Par deux chansons, « Viens à Saint-Germain » et « J'habitais Saint-Germain-des-Prés », il relate ses débuts dans ce quartier, et spécifiquement rue Galande, aux Trois Mailletz, où il poussait la note. Sur des rythmes swing ou cubains, d'une certaine manière, il porte une parole résistante dans une époque délétère placée sous le signe du fric et de la fringue dont Saint-Germain se ressent, colonisé par des enseignes de luxe qui ont d'ores et déjà aboli celles des négoce traditionnels qui restaient, librairies, galeries, bistrots, bref tout ce qui forgeait l'image de ce village à part dans la capitale. Béart avait raison : il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés.

nicoletta

MA VIE C'EST UN MANÈGE  
 LUI  
 JE N'POURRAI  
 JAMAIS TOUBLIER  
 OU ES-TU PASSE  
 MON  
 SAINT-GERMAIN  
 DES PRES

Avant de devenir une vedette du disque, Nicoletta fut une noceuse de Saint-Germain, qu'elle continua à bercer ensuite — « Que reste-t-il de mon Saint-Germain-des-Prés ? ».



## Rue Gît-le-Cœur Germaine Montero

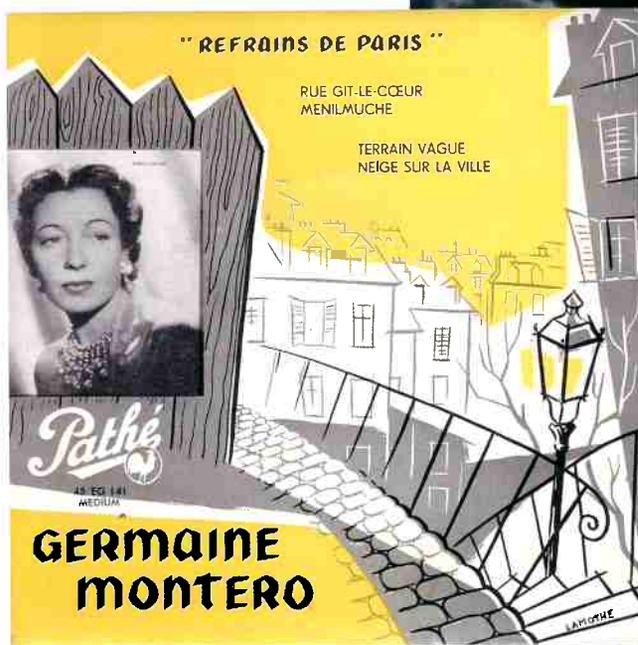
1955 - (LUC PORET/TEK - JACQUES SOLET)  
- PATHÉ

## Rue Gît-le-Cœur Francis Lemarque

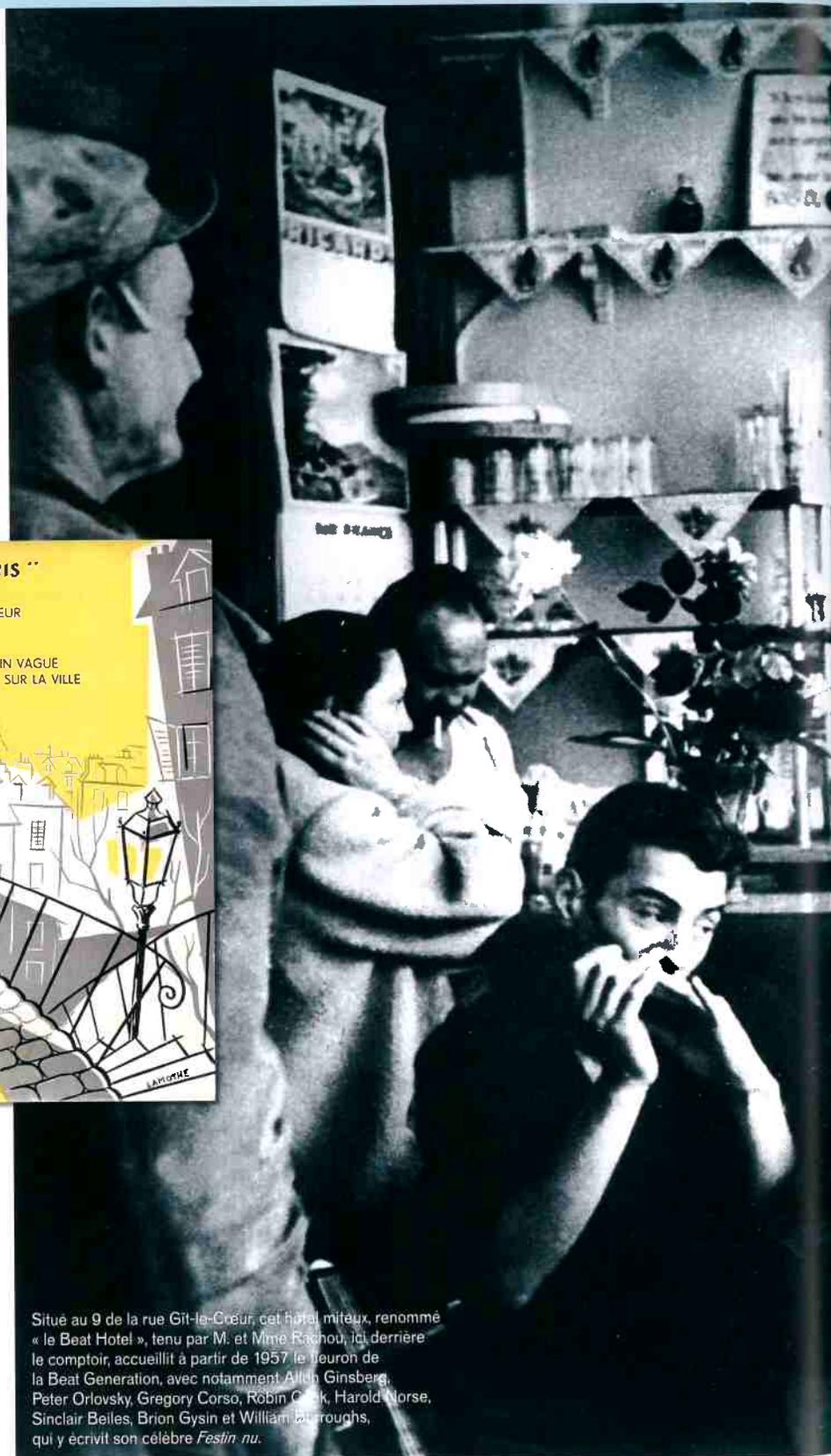
1965 - (JOSEPH CARINI - JOSEPH DOTTI)  
- FONTANA



Tendue entre le quai des Grands-Augustins et la rue Saint-André-des-Arts, la rue Gît-le-Cœur, une des plus anciennes de Paris, qui existait déjà au <sup>xii</sup> siècle, brille au tableau d'honneur depuis qu'entre 1950 et 1963 une colonie de poètes américains s'installa au numéro 9, à l'hôtel de Mme Rachou. Parmi eux, William Burroughs, Allen Ginsberg, Gregory Corso. Pour les initiés de la culture rock, le « Beat Hotel », fermé en 1963, et qui fut un peu à Saint-Germain ce que le château Marmont fut à Hollywood, constitue une sorte de sanctuaire évanoui. Vouée à la poésie, au fil du temps, la rue stimula celles et ceux qui avaient à cœur de militer pour elle en musique ; et en tête Germaine Montero, qui outre Mac Orlan, dont elle était l'égérie, chanta avec autant de sincérité Béranger, Bruant, Ferré ou encore, en espagnol, García Lorca. En 1955, elle propose une « Rue Gît-le-Cœur » fleurant la fin du <sup>xix</sup> siècle, précédant la version de Lemarque, qui sous la plume de Joseph Carini réveille des souvenirs de jeunesse issus des années 1930. Venue en voisine du quartier Saint-Germain tout proche, Juliette Gréco, quant à elle, plante le décor d'une chambre d'hôtel de la rue Gît-le-Cœur où elle mène une vie de femme émancipée, sans mari ni loupiots, libre, totalement. D'une veine existentialiste, le texte revient à Roger Vitrac, ex-surréaliste, dramaturge, et sied comme un costume taillé sur mesure à la Gréco canaille, qui, choquant avec classe, se défie de la médiocrité sous toutes ses formes. Rue Gît-le-Cœur où l'affliction n'eut jamais droit de cité.



Germaine Montero, préférée de Pierre Mac Orlan, chanta les autres poètes attachés à la légende de Paris, Ferré, Bruant.



Situé au 9 de la rue Gît-le-Cœur, cet hôtel miteux, renommé « le Beat Hotel », tenu par M. et Mme Rachou, ici, derrière le comptoir, accueillit à partir de 1957 le lion de la Beat Generation, avec notamment Allen Ginsberg, Peter Orlovsky, Gregory Corso, Robin Cook, Harold Norse, Sinclair Beiles, Brion Gysin et William Burroughs, qui y écrivit son célèbre *Festin nu*.

## Chambre 33 Juliette Gréco

1966 - (ROGER VITRAC - YANI SPANOS)  
- PHILIPS.



## La Rue du Cherche-Midi Mick Micheyl

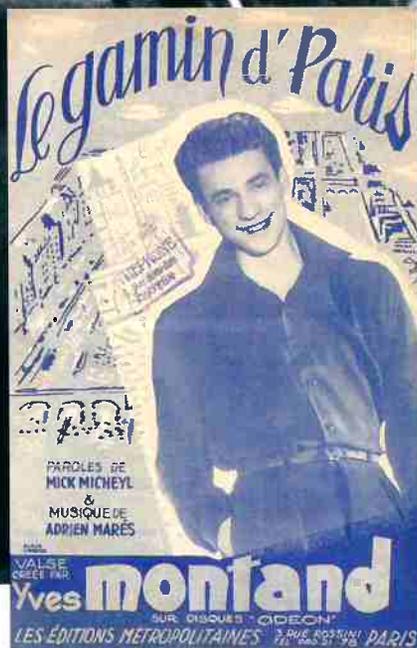
1958 - (MICK MICHEYL) - POLYDOR.

**P**arce qu'elle remporta, en 1947 à Paris, un concours de chanson à l'ABC, la Lyonnaise Paulette Michéy, dite Mick Micheyl, délaissa une carrière de peintre-décoratrice entamée suite à ses études florissantes aux Beaux-Arts, qu'elle avait fréquentés dans la capitale des Gaules. Dès lors, elle fourbit ses notes dans les cabarets de la capitale, qui n'en manque pas. Ainsi, on peut l'entendre à l'Échelle de Jacob, à l'Arlequin ou au Liberty's. Par son allant — et une certaine gouaille quasi parisienne —, elle conquiert le public. Après deux ans de ce régime confidentiel, malgré tout, elle attire l'attention de Jean Nohain, parolier mais aussi animateur vedette de la radio et de la télévision à ses balbutiements. Franche, spontanée, Mick Micheyl séduit maintenant un panel plus large d'auditeurs et de téléspectateurs. Petit à petit, elle gravit pas à pas les marches de la renommée — elle qui saura si bien descendre les escaliers lorsqu'elle mènera la revue du Casino de Paris !

En 1950, grâce à la chanson « Le Marchand de poésie », dont elle était l'auteure et la compositrice, elle remporte le Prix de la chanson de charme. Pour cette première consécration, elle est retenue à l'affiche des plus grandes scènes parisiennes d'alors, Pacra, l'Alhambra, le Moulin Rouge, le Gaumont-Palace ou encore Bobino. Abonnée aux prix, en 1953, elle décroche le prix Charles-Cros pour « Ni toi ni moi », qu'elle a écrite sur une musique de Jack Ledru.

Mais en qualité d'auteure, c'est avec « Un gamin de Paris », chantée par Montand, Patachou et Mouloudji, qu'elle va éclater — un tube en France en 1952, et qui sera adapté aux États-Unis par Robert Clary, un acteur-chanteur d'origine française. Mi-Gavroche mipoulot, ce gamin qui veut mettre Paris dans une bouteille sera l'ange bienfaiteur de Mick : sur une proposition d'Henri Varna, elle prend la suite de Line Renaud en tête de distribution au Casino de Paris. Parisienne d'adoption, et *in fine* de cœur, elle chante en 1958 la rue du Cherche-Midi, une rue débordant sur les 6e et 15e arrondissements, et qui entrera au panthéon de la chanson. Brillamment !

Mick Micheyl est aussi l'auteure d'« Un gamin de Paris », chantée par Montand en 1953.





## Ah ! Quelle journée Guy Béart

1960 - (MARCEL AYMÉ - GUY BÉART)  
- PHILIPS.



**S**itué le long de la Seine, entre les quais Conti et Voltaire, sur la Rive gauche, le quai Malaquais est réputé pour ses bouquinistes mais aussi pour ses vis-à-vis, l'école des Beaux-Arts ou l'Académie française. En 1960, Guy Béart enregistre un 45 tours avec quatre titres dont les paroles émanent toutes de Marcel Aymé. Distant, ironique et snob, Guy Béart fascine un public éclairé. Il est couvé dès le départ par les romanciers, dont Pierre Mac Orlan, qui écrit : « La personnalité de Guy Béart est incontestable. Elle est déjà savante dans la manière de transposer des sentiments purement littéraires, en les adaptant aux besoins de la rue, considérée comme un champ d'expériences distinguées. Comme Boris Vian, Guy Béart, qui est un scientifique, se libère de ses refoulements. En marge de la cotation d'une épure, il écrit un texte et une musique dont je ne connais pas, pour le moment, les équivalences. Ses chansons me paraissent parfaites ; elles constituent un tout à trois éléments dont chacun enrichit l'autre : les paroles, la musique et l'accompagnement du chant qui, parfois, fait songer à l'humour d'Erik Satie. »

De son côté, aux débuts de Béart, Brassens a écrit : « Encore un qui s'approche armé d'une guitare et qui ne finira jamais à l'opéra et qui ne sait pas faire l'acrobate sur la place publique. Encore un qui ne parle pas tout à fait de la pluie et du beau temps. Bref, un poète, un chrétien pas très catholique et qu'on donne à manger aux lions. Que les oreilles ouvertes aux quatre vents aillent écouter autre chose, mais pour ceux qui ont cinq minutes à perdre, pour ceux qui veulent prendre des vacances dans la Lune et sortir de leurs habitudes, voici Guy Béart enchanté de faire leur connaissance qui les entraîne vers des horizons sans gares ni garages. Et bon voyage. »

Tous azimuts, Béart est servi.

Perçu comme une sorte d'homme de lettre égaré dans la chanson, Béart produit un répertoire accessible, bien que irrigué de solides

références littéraires. Sur le plan des thèmes, il raffole de celui du quidam confronté à des aventures très ordinaires en apparence mais finalement très métaphysiques, et souvent très absurdes, comme dans « Ah ! Quelle journée ». Même écrit par Marcel Aymé, ce texte recèle un fruit pur Béart, et en cela, il lui colle à la peau — quai Malaquais où en deux rencontres avec des anonymes, flics et avocats, Madame Tout-le-Monde finit par traverser hors des clous, réprimandée au final par son mari, qui n'est autre que le flic qui règle la circulation dans le secteur. Évidemment, c'est drôle et d'une tonalité à la Ionesco dont finalement Marcel Aymé n'est pas très éloigné lorsque par son imagination singulière, au gré des coïncidences, il fait surgir le fantastique de l'anodin. Par ces couplets béton, le quai Malaquais entre dans le grand atlas des chansons de Paris — Béart, diplômé des Ponts et Chaussées, s'y entendait en la matière.

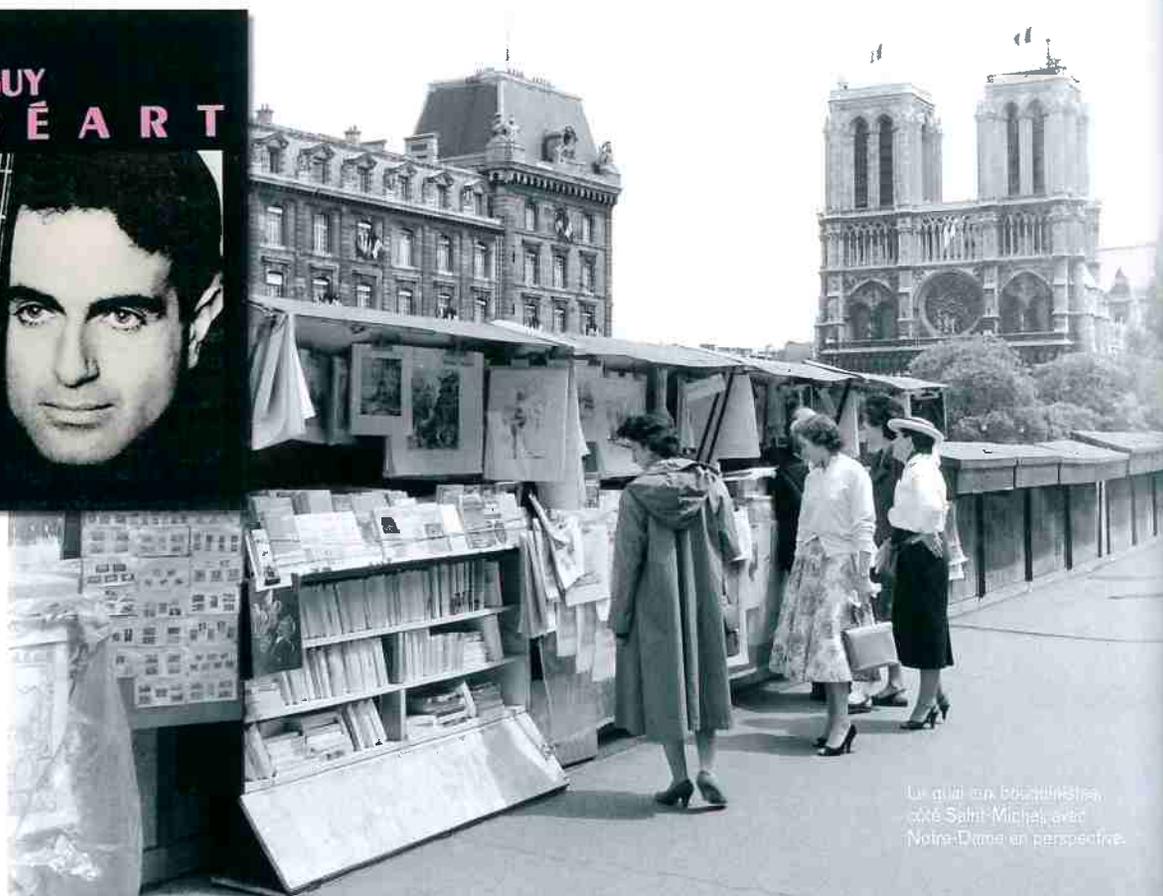
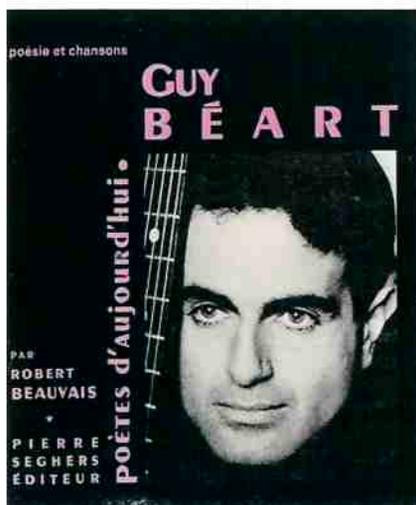
Quai Malaquais, où il faut toujours traverser dans les clous !



La rue de l'Échaudé, qui commence rue de Seine et finit boulevard Saint-Germain en coupant la rue de l'Abbaye, fut durant les années 1950 un haut lieu de la

vie nocturne avec son restaurant, l'Échaudé, où se pressaient après minuit les artistes des cabarets proches — l'Échelle de Jacob, la Galerie 55, où se commettait, notamment, Jean Yanne.

René-Louis Lafforgue, qui ouvrit plus tard, en 1962, un cabaret rue de l'Arbalète, à la Mouffe, où apparurent Pierre Louki, Guy Bedos, Maurice Fanon, Christine Sèvres, était un familier du lieu. De la même école que Boby Lapointe, disciple de Boris Vian — dont il joua la pièce *L'Équarrissage pour tous* —, il fut toujours très difficile à classer dans l'annuaire de la chanson d'alors. Avec ses moustaches en guidon de course dignes de celles d'un crack du Tour de France des années pionnières, il incarnait un personnage extravagant au service d'un répertoire idoine. Issu d'une famille



Le quai des bouquinistes, vers Saint-Michel, avec Notre-Dame en perspective.

## Rue de l'Échaudé René-Louis Lafforgue

1961 - (RENÉ-LOUIS LAFFORGUE) - PATHÉ.



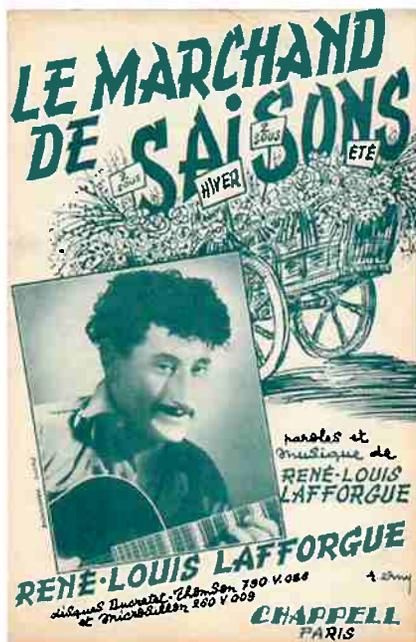
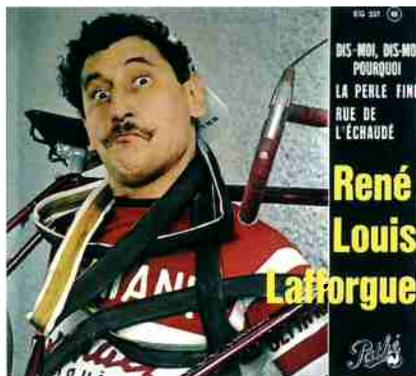
## Rue de Vaugirard Ginette Garcin

1961 - (JEAN-CLAUDE MASSOULIER  
- JACQUES LOUSSIER) - VEGA.

### AVENUE MOZART

espagnole réfugiée en France lors de la guerre d'Espagne, il ne dissimulait pas ses penchants libertaires ; il était proche de Georges Brassens, qui l'appréciait sur les plans humain et artistique et l'imposa souvent pour ses premières parties. Passé par le cours de Charles Dullin, il avait en 1949 participé à la tournée du mime Marceau. Et voilà bien pourquoi il savait se tenir en scène, baladin poussant ses notes cuivrées pour distiller ses strophes excentriques coulées dans le bronze. Chanteur pour une élite cultivée — resté comme le 467e « Je me souviens » de Georges Perec —, il avait ponctuellement touché un large public, avec « Julie la Rousse » en 1956 ou « Le Poseur de rails » en 1957, après qu'il eut remporté en 1954 le Grand Prix de la chanson française de Deauville, qui l'intronisa dans la carrière. Avec « Rue de l'Échaudé », il met dans la lumière un petit bistrot mal famé de la rue en question où les joueurs de dés s'adonnent aux paris, trichant au péril de leur vie ; son rire sarcastique à la fin indique nettement que le diable domine la partie.

Fêtarde, militant pacifiste, Lafforgue demeure l'une des figures germanoprattines les plus notoires de la décennie 1950 ; il est décédé en juin 1967, à l'âge de 39 ans, dans un accident de la route survenu entre Albi et Castres, loin de la rue de l'Échaudé, où le piéton était roi.



A sa manière poétique, sans s'y référer directement, René-Louis Lafforgue évoque les marchands de primeurs, dits de quatre saisons, aujourd'hui disparus du paysage parisien.

« Rue de l'Échaudé  
Dans un bistrot mal famé  
Quelques âmes damnées  
Jouent leurs rêves aux dés »

1961 - (RENÉ-LOUIS LAFFORGUE) - PATHÉ.

Relativement à sa longueur (4,63 kilomètres), la rue de Vaugirard, là encore toutes proportions gardées, est un peu à Paris ce que Sunset Boulevard est à LA. En effet, à l'échelle de la capitale, voici une artère qui débute au boulevard Saint-Michel pour aboutir à la Porte de Versailles. Édifiée dès le xvie siècle, en fusionnant avec l'ancienne voie du village de Vaugirard, en 1860, elle atteindra sa dimension actuelle. Pour ce record topographique, elle méritait au moins une chanson. Cet hommage fut acquis en 1961, lorsque Ginette Garcin la chanta d'après des paroles du fantaisiste mélancolique Jean-Claude Massoulier, déjà fournisseur des Frères Jacques, et sur une musique de Jacques Loussier, réputé à partir de 1959 en tant que leader du Trio Play Bach, avec lequel il reprit Bach en swing. Cette performance lui valut une célébrité mondiale. D'abord chanteuse dans l'orchestre de Jacques Hélian, Ginette Garcin opta pour une carrière solo, ajustant à sa démesure les chansons ubuesques de Bobby Lapointe ou de Jean Yanne. Dispensatrice d'une philosophie du sans-souci chanté, au début des années 1960, avant que d'amorcer une carrière de comédienne comique, elle intègre à son répertoire discographique la fameuse « Rue de Vaugirard ». Sur un rythme saturé de swing, ça « trombone » et ça « flonflonne ». Le ton est donné : voici le tableau d'une famille dans la débîne que n'auraient pas désavouée Labiche et Courteline s'ils s'étaient penchés sur les couches populaires. Les intrigues, de mœurs et les coups du sort se multiplient. Au final, cette famille délabrée touchée

par la fortune se retrouve avenue Mozart à se souvenir du bon temps de la rue de Vaugirard... Force est d'admettre une fois de plus que l'argent ne fait pas le bonheur, et surtout, dans cette chanson, n'y participe même pas. Par l'entremise jouée de son interprète, la rue de Vaugirard et les 6e et 15e arrondissements, confrontés au standing du 16e, n'eurent pas à rougir en couplets, de cette fable, finalement. Tout est mal qui finit bien... Ou le contraire !





## La Rue Saint-Benoît

Guy Marchand

1965 - (GUY MARCHAND)  
- RIVIERA/BARCLAY

## Rue Saint-Benoît

Arielle Dombasle

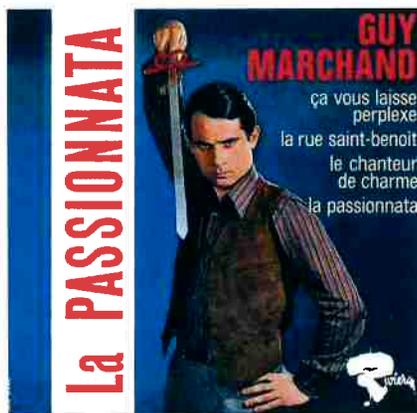
2009 - (PHILIPPE KATERINE - GONZALES)  
- COLUMBIA.



cause du voisinage de l'abbaye, à partir de 1742, la rue tire son nom de celui de saint Benoît, fondateur de l'ordre des

Bénédictins, religieux de Saint-Germain-des-Prés. Dans l'immédiat après-guerre, le quartier prend son essor avec le jazz naissant, en pleine ère existentialiste, avec ses cafés renommés chers à Sartre et à Beauvoir — le Flore et les Deux Magots. La rue Saint-Benoît, où logea Sainte-Beuve au xixe siècle, mais aussi dès 1941 Marguerite Duras, profite de cette émulsion. Au numéro 13, dans une cave voûtée, s'est installé le Club Saint-Germain, dévolu au jazz, inauguré le 11 juin 1948 par Boris Vian. Plutôt select, il draine un grand nombre de personnalités des arts et du spectacle qui se ruent pour écouter Duke Ellington, Barney Wilen, Miles Davis, Coleman Hawkins, Art Blakey, etc. *Exit* le jazz : en 1960, le lieu mute en club. Malgré un retour — raté — à cette musique baptismale, en 1979, le Club Saint-Germain deviendra une discothèque.

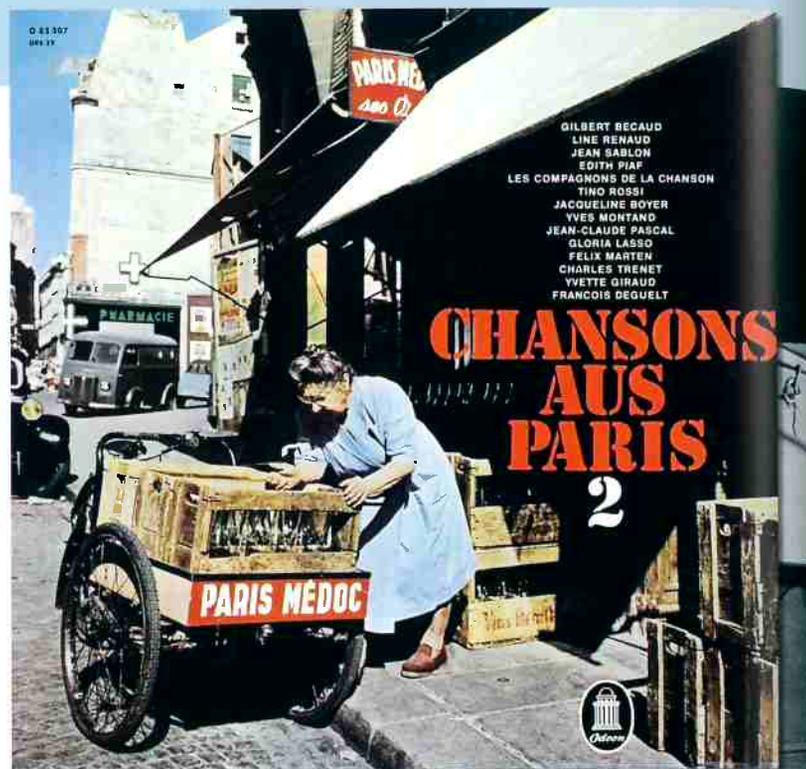
*Crooner* et fantaisiste remarqué de la chanson française, Guy Marchand, qui a signé en 1965 chez Barclay, chante sur son premier 45 tours « Rue Saint-Benoît », où il rend un hommage à sa passion pour le jazz : il a été saxophoniste dans les clubs avant d'opter pour le « seul au micro ». À un moment de son existence aventureuse, il a été barman au Club 65, proche de la rue Saint-Benoît. Eddie Barclay, son mentor discographique, était aussi un habitué du Club Saint-Germain, où il vint souvent improviser aux claviers avec ses amis jazzmen, retenus ou non sur son label.



Arrangé par le saxophoniste Pierre Gossez, qui fit ses débuts dans le grand orchestre de Jacques Hélian, le titre se gonfle d'authenticité. Même restée discrète dans le répertoire de Guy Marchand, « Rue Saint-Benoît » s'inscrit dans les opus anthologiques à la mémoire de ce quartier placé sous le signe du swing, des sections de cuivres et des roulements de batterie.

Quarante ans après, alors que les cuivres se sont essouffés, Arielle Dombasle reprend le flambeau avec une chanson au titre identique à celui de Marchand, bien que différente, concoctée par Philippe Katerine et Gonzales, principaux contributeurs à son album *Glamour à mort*. D'emblée, la blonde exquise des boudoirs parisiens annonce la couleur, peaufinant son image de diva du Tout-Paris dont elle fait partie. Selon un concept centré sur la bande dessinée, les *pulps* et les superhéros, l'album transpire d'excentricité, d'absurdité et d'une loufoquerie très étudiée, l'ensemble étant pop mais aussi très parodique.

« Rue Saint-Benoît » version Dombasle résonne davantage de la personnalité de ses auteurs que de celle de son interprète. Pourtant, ne boudons pas notre plaisir s'agissant de la rue Saint-Benoît, présente par le titre mais très absente dans les couplets, et qui pour être citée au moins une fois retrouve un peu de sa jouvence à défaut d'une jeunesse et d'une vigueur authentiques. Rue Saint-Benoît où après Guy Marchand il semble bien qu'il n'y ait plus rien.



Charles Dumont, le compositeur majeur qui participa au retour de Piaf au premier plan dans les années 1960, a également chanté la rue Saint-Benoît en 1964.



# Rue de Buci Mouloudji

1966 - (MOULOUDJI - GABY WAGENHEIM)  
- DISQUES MOULOUDJI/FESTIVAL



# Rue de Buci BB Brunes

2012 - (ADRIEN GALLO) - WARNER MUSIC.



n se souviendra que la rue de Buci fut le repaire de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir lorsque, dans les années 1940, ils logeaient à l'hôtel de Louisiane — au coin de la rue de Seine ; qu'elle a été à l'ère existentialiste une voie de passage entre deux boîtes à jazz, où l'intelligentsia soignait ses habitudes dans des cafés select. Chaque rue ou chaque quartier eut son âge d'or, la rue de Buci connut le sien dans l'immédiat après-guerre et jusque dans les années 1960 ; elle reste aujourd'hui un pôle attractif pour touristes friands d'images répertoriées et pour bobos en mal de représentation — sa renommée étant inversement proportionnelle à sa longueur, puisqu'elle n'ex-cède pas une centaine de mètres.



C'est sur une musique de Gaby Wagenheim, arrangeur-compositeur ayant œuvré pour Caussimon, Aznavour ou Brel, que Mouloudji, parolier, nous embarque dans cette rue broyée à la détrempe de sa perpétuelle langueur, lui, le Bellevillois bon teint descendu de ses hauteurs, attiré par l'enseigne de l'hôtel de Louisiane, où il séjourna comme Sartre et Beauvoir, Henry Miller, Ernest Hemingway, Albertine Sarrazin ou les jazzmen Miles Davis, Bud Powell, John Coltrane, etc. Un Paris aujourd'hui défunt mais ressuscité en 2012 par le groupe de rock français BB Brunes *via* une chanson de leur composition au titre simple — et donc multiple dans les archives de la Sacem —, « Rue de Buci ». Sur un tempo lourd, avec des riffs écorchés, influencés par les groupes anglais mods, dont ils sont les héritiers, ils nous entraînent à leur tour sur les traces de leurs aînés dans cette rue chargée d'histoire où flotte encore le parfum d'une silhouette évanouie, où les fantômes montent la garde en souvenir des années héroïques, dans un quartier qui n'en finit plus de rajeunir. Rue de Buci !

Rue de Buci, à Saint-Germain-des-Prés, où le jazz conquiert ses lettres de noblesse après la Seconde Guerre mondiale.





## Rue de Seine Serge Reggiani

1974 - (JACQUES PRÉVERT - JEAN MUSY) - POLYDOR.

« Rue de Seine  
Dix heures et demie, le soir  
Au coin d'une autre rue  
Un homme titube »

1974 - (JACQUES PRÉVERT - JEAN MUSY) - POLYDOR.

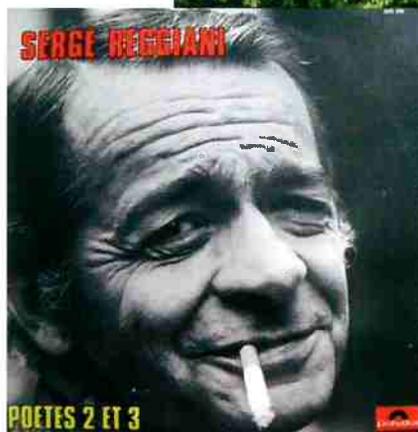


Voici une rue où rôde encore le fantôme de l'écrivain égyptien Albert Cossery, qui logea pendant plus de soixante ans à l'hôtel de Louisiane, dressé à

l'intersection de la rue de Buci et de la rue de Seine (cf. rue de Buci), et qui produisit une œuvre iconoclaste : il est reconnu désormais comme l'un des plus grands auteurs du xx<sup>e</sup> siècle. Depuis son origine, cette rue déroule une longue tradition littéraire et artistique pour avoir spécialement été le refuge de Madeleine Béjart après le décès de Molière mais aussi celui de Baudelaire, ou bien encore pour être le siège de la Palette, un café situé près des galeries d'exposition, fréquenté en priorité par les peintres dès les années 1930, et où l'écrivain Paul Auster, dans son roman Invisible, fait évoluer son héros à plusieurs reprises.

En 1946, Jacques Prévert, zélé laudateur du pavé parisien, acteur des chaudes heures de Saint-Germain, fait paraître chez Gallimard un recueil fourre-tout de textes-poèmes comme il en a le secret, intitulé Paroles. Déjà, certains titres en appellent à la musique. Vingt-huit ans plus tard, en 1974, au sommet de sa notoriété, Serge Reggiani enregistre un double album consacré au poète - scénariste, qui contient « Rue de Seine ». Jean Musy, compositeur mais aussi arrangeur pour de multiples artistes en vue, combine une mélodie large et sensible. Par la voix du comédien-chanteur, le poème atteint des cimes dramatiques où il est question d'un homme ivre, Pierre, qui un soir, rue de Seine, agité par des pulsions suicidaires, fuit les interrogations de la femme qui l'aime, et qui, elle, n'a pas envie de mourir. Volontairement écrit sur le mode anecdotique, à la Prévert, le poème mêlé à la musique prend des allures de fait divers où sinuent des courants de « Série noire ». Et c'est beau, haletant, tenaillant.

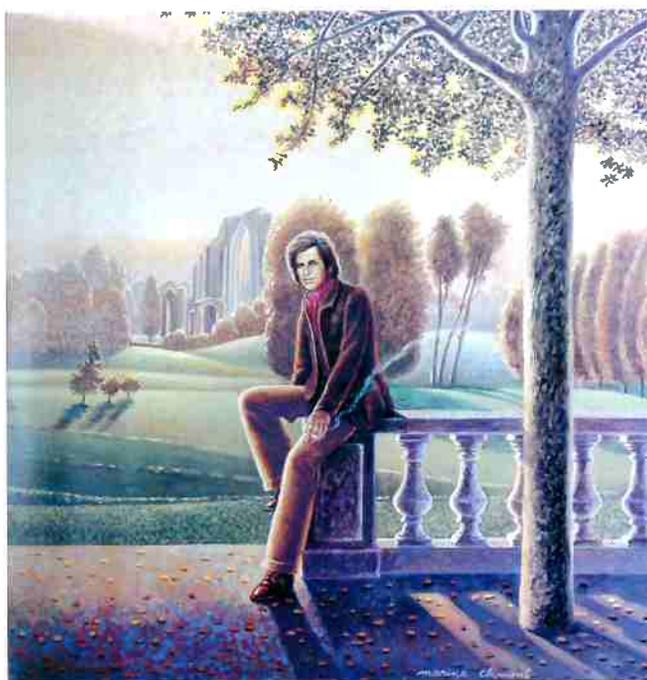
Par cette chanson — car désormais c'en est une —, la rue de Seine renforce sa mythologie littéraire, déjà riche. Rue de Seine, où les poèmes se chantent sur scène !





## Le Jardin du Luxembourg Joe Dassin

1976 - (CLAUDE LEMESLE  
- TOTO CUTUGNO/VITO PALLAVICINI)  
- CBS.



« Le jardin du Luxembourg  
Ça fait longtemps  
que je n'étais pas venu »

1976 - (CLAUDE LEMESLE  
- TOTO CUTUGNO/VITO PALLAVICINI)  
- CBS.

tardy, où il a ses habitudes. En prévision de cet album, Jacques Plait, son mentor de toujours, qui veille scrupuleusement sur ses choix, a commandé au binôme italien



e jardin du Luxembourg, le « Luco » pour les Parisiens, fut créé en 1612 à la demande de Catherine de Médicis afin d'entourer le palais du même nom ;

ce dernier, restauré par François-Thérèse Chalgrin sous le premier Empire, fut désigné pour abriter le Sénat après le coup d'État du 18 Brumaire — fonction qu'il a conservée depuis. Sous Haussmann, le jardin subit des aménagements qui lui donnèrent sensiblement sa configuration actuelle. Endroit de détente, prisé des amoureux, des flâneurs et des gamins qui guettent leurs bateaux sur la pièce d'eau, le Luxembourg est aussi célèbre pour son orangerie, où sont conservées des espèces rares d'agrumes, de palmiers-dattiers, de lauriers-roses ou de grenadiers.

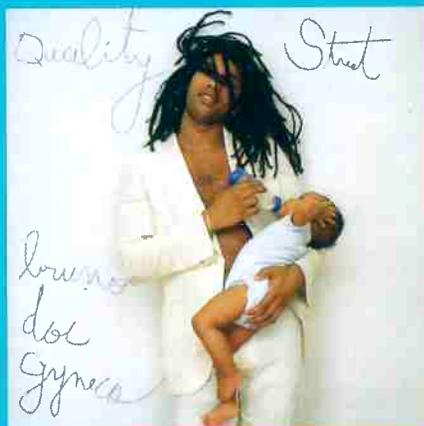
En 1976, Joe Dassin est au sommet de sa carrière, entamée en 1964. En avril, avec « Ça va pas changer le monde », il s'est installé à la 5e place du hit-parade hollandais. Européen avant l'heure, il est l'un des rares chanteurs français à poursuivre une vraie carrière hors de l'Hexagone. CBS annonce alors qu'il a vendu à cette époque 20 millions de disques. Revenu d'une tournée triomphale, en octobre, il entre en studio chez CBE, le studio de Bernard Es-

Pallavicini-Cutugno une chanson originale à même de satisfaire son protégé, pour lequel ils ont déjà composé « L'Été indien » en 1975. Pour un texte, Joe Dassin a fait appel à Claude Lemesle, l'un de ses deux fidèles paroliers avec Pierre Delanoë — les deux hommes travaillant souvent ensemble pour exaucer leur très vétilleux commanditaire. Cette fois, Lemesle travaillera seul. Habile pour scénariser de longues narrations, il aiguise sa plume pour densifier cette mélodie nostalgico-mélancolique. Appuyé sur 60 violons et 24 choristes, dans une veine pop symphonique, le résultat est éblouissant pour cette chanson mi-parlée mi-chantée où Dassin confie la solitude qui l'envahit en arpentant les allées du jardin du Luxembourg. Une belle chanson mais un peu fabriquée, une sorte d'ovni au catalogue du plus grand chanteur américain de France, et que son format qui excède les 12 minutes pénalisera pour des passages à la radio et à la télévision. Même en version écourtée, le titre ne recueillera qu'un succès d'estime. Toutefois, tous les fans du chanteur se souviennent de cet opus singulier, fruit d'une époque où leur idole pouvait se permettre toutes les originalités.

Le jardin du Luxembourg venait de trouver sa place au cadastre chanté de la capitale.



Régate de petits voiliers sur le bassin du Luxembourg.



## Rue Mazarine Doc Gynéco

2001 - (DOC GYNÉCO) - VIRGIN.

Quality Street, album expérimental de Doc Gynéco, ancien membre du Secteur A — avec lequel il était entré en délicatesse —, ne fut pas un succès. Pourtant, en invitant le chanteur de reggae Gregory Isaacs et Laurent Voulzy pour assurer les chœurs sur « Noirs et Blancs », hymne antiraciste, il avait mis toutes les chances de son côté. Parmi les titres, on remarque « Rue Mazarine », prénom d'une femme et lieu d'une rencontre libertine. Dans le plus pur style de son auteur, où la sonorité induit un sens clandestin, s'il y en a un, et qui n'incite pas à l'exégèse, la rue Mazarine s'imprime d'une incongruité insoupçonnée — rue Mazarine, où logèrent Edgar Quinet, Édouard Manet, Pierre-Joseph Proudhon, Robert Desnos, et qui fut le siège de l'illustre Théâtre de Jean-Baptiste Poquelin, dit « Molière », en 1643. Ce qui au regard de l'histoire ne la relègue pas au rang des rues anodines.



## 40, rue Monsieur-le-Prince David McNeil

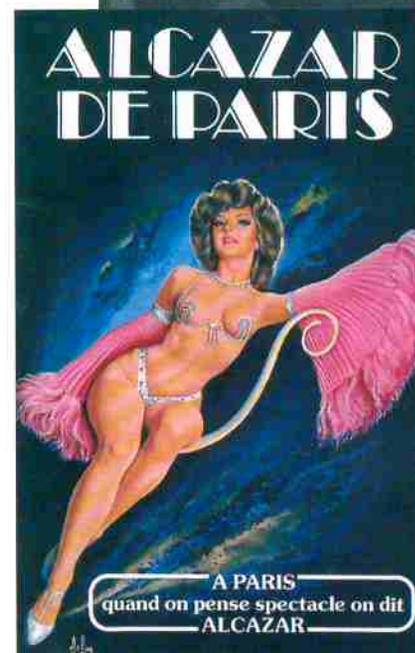
1979 - (DAVID MCNEIL) - RCA



uteur de « Hollywood » pour Yves Montand, de « Mélissa » pour Julien Clerc ou encore de « J'veux du cuir » pour Souchon, David McNeil est indéniablement

le grand chanteur folk français qui a su le mieux transplanter ce genre américain dans le panorama musical hexagonal. D'abord par sa forme mélodique, blues et ballades, par ses textes ensuite, mélangeant le français et l'anglais dans une pâte inédite, aidé en cela par ses origines américaines : il est natif de High Falls, dans le comté d'Ulster, État de New York. Chanteur antibanalité, et parfois très élitiste, tout son art réside dans l'originalité de ses thèmes, dans son exigence à ne pas chanter dans le vent. Pour ces motifs, il resta toujours un peu à la marge, emblématique d'une chanson qualitative emplie de citations puisées dans la culture rock. Marqué du sceau du minimalisme, guitare sèche et voix, ou de celui du blues arrangé cuivres et *pedal steel*, chacun de ses opus s'identifie immédiatement comme étant du McNeil ! Pour n'avoir jamais fait de concession, refusant les contraintes d'un système mercantile trop pressant, il s'est forgé une image à part et qui cristallise, aujourd'hui, son prestige. Germanopratin dans l'âme, en 1979, il tisse une histoire logée au 40, rue Monsieur-le-Prince, où le parquet craque et la porte grince, point de départ d'une fuite de l'héroïne qui oublie son nom dans le train en partance vers le Nord. Points de suspension. Ici, l'auditeur transformé en auteur pourra imaginer la suite de son choix. Avec Sapho, en 1987, le décor change pour une de ces chansons dance, très world, dont elle a le secret, et qu'elle compose, musique et paroles, riche elle aussi d'une double culture, mais franco-marocaine. Ex-élève du Petit Conservatoire de Mireille, elle voue à Saint-Germain-des-Prés un culte ardent en souvenir des études de lettres qu'elle y a effectuées. Sur un tempo binaire, avec force riffs synthétiques en appui de variations orientales, la rue Monsieur-le-Prince s'anime pour un sabbat urbain qui incite à bouger, à taper des mains — crazy complètement !

Par McNeil et par Sapho, tamisée par des filtres distincts, cette rue relativement tranquille s'allume à nouveau.



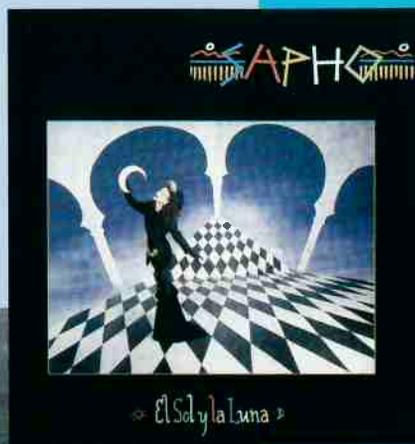
Ouvert en 1968, l'Alcazar fut un music-hall renommé dont le spectacle s'appuyait sur la parodie, avec une débauche de strass et de paillettes. La revue menée par Jean-Marie Rivière accueillit la chanteuse Dani ou encore Marie France, l'égérie transsexuelle du Tout-Paris nocturne.



# Rue Monsieur-le-Prince

## Sapho

1987 - (SAPHO) - M10 RECORDS.



# Rue Bréa

## Sapho

1977 - (DANIELLE EBGUY) - RCA

# Rue du Four

## Sapho

1991 - (DANIELLE EBGUY) - EMI.

Ambassadrice de la World Music, chantant aussi bien en français, en espagnol et en anglais qu'en hébreu, se proclamant « chanteuse du monde », Daniëlle Ebguy, dite « Sapho », du nom de la poétesse grecque, est née au Maroc, influencée par une double culture arabo-andalouse et française. Venue en France, grâce à Hervé Cristiani, l'auteur d'« Il est libre Max », elle intègre le Petit Conservatoire de Mireille. Véhiculant dans ses chansons sa culture mixte, en 1977, elle enregistre l'album *Le Balayeur du Rex*, qui contient « Rue Bréa » – un album dont les orchestrations imposées ont fini par la braquer et qu'elle s'emploiera à effacer de sa mémoire. Quatorze ans plus tard, tout spécialement attachée au 6<sup>e</sup> arrondissement, en chansons, en tout cas, cette fois elle chantera « Rue du Four ». À chacune de ses tentatives, elle a réveillé la mémoire de ces rues, notamment celle de la rue Bréa, particulièrement lisse, sauf à considérer que celui qui lui légua son nom, Jean Baptiste Fidèle Bréa, né en 1790, général de brigade, fut tué à la barrière de Fontainebleau le 25 juin 1848.





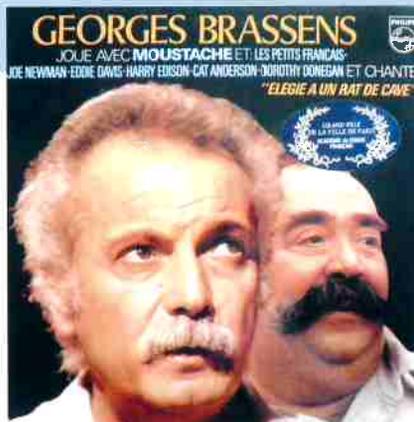
**T**irant son nom du colombier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont elle est proche, sur le plan des arts, cette rue se distingue dès 1913 lorsque l'un des créateurs de la NRF, supporter d'un art fondamental, Jacques Copeau, y ouvre son théâtre dans les locaux de l'ancien Athénée-Saint-Germain. En 1948, dans les caves du théâtre, Marc Doelnitz, acteur et futur animateur des nuits germanoprätines, inaugure un club de jazz, très vite fermé, et qui rouvre en 1949. Disciple de Sidney Bechet, clarinettiste et saxophoniste alto, Claude Luter s'y installe avec son orchestre New Orleans. Il y résidera quatre ans, accueillant Don Byas ou Mezz Mezzrow, etc. En 1960, le jazz en perte de vitesse, le club ferme.

Encore inconnu, en 1951, au hasard de ses pérégrinations pour trouver un engagement, Georges Brassens s'est commis au Vieux-Colombier, où il a rencontré Moustache. Batteur avec Claude Luter puis à la tête de son propre orchestre, ce dernier témoigne d'une bonhomie à toute épreuve. Brassens, l'inconditionnel du jazz de Moustache, et Moustache, l'inconditionnel des couplets de Brassens, se revoient de loin en loin ; entre eux, l'admiration culmine. En 1976, Moustache propose au Sétois de transcrire pour orchestre ses titres les plus notoires. Entouré de Benny Vasseur, de François Guin, de Jean-Gabriel Bauzil au sein des Petits Français, son groupe, il sollicite quelques solistes américains issus du grand orchestre\*de Duke Ellington, en transit à Paris. Cat Anderson, Eddie « Lockjaw » Davis, Dorothy Donegan, Harry « Sweets » Edison et Joe Newman sont partants pour l'aventure. Vingt-trois titres parmi les plus célèbres du poète seront enregistrés dans deux albums intitulés *Brassens-Moustache jouent Brassens en jazz*, prix de l'Académie du disque français, grand prix de la Ville de Paris, Trophée no 1 d'Europe 1 en 1979.

En 1965, Brassens avait déjà motivé les Haricots rouges, qui avaient connu un triomphe avec « Les Copains d'abord » à la façon New Orleans. « Élégie à un rat de cave », qui se réfère au Club du Vieux-Colombier et à sa rue, est le seul titre que Brassens interprète avec les Petits Français. On surnommait « rats de cave » les

## Élégie à un rat de cave Brassens-Moustache

1979 - (GEORGES BRASSENS)  
- PHILIPS/PHONOGRAM ;  
MAXIME LE FORESTIER - 2005 - POLYDOR.



femmes qui hantaient les caveaux de Saint-Germain-des-Prés : serrées dans des jupes noires et des corsages cintrés, elles évoquaient bien les fines bougies utilisées par les cavistes, dites rats de caves. En fait, derrière ce surnom se cache ici l'épouse de Moustache, qui vient de mourir. Dans cette élégie, Brassens dévoile sa passion pour le jazz en évoquant Zutty Singleton, qui fut l'un des pères de la batterie de style New Orleans, et Sidney Bechet, le King créole du saxo soprano, aux standards multiples, « Petite fleur », « Les Oignons », « Dans les rues d'Antibes ». Il ne se prive pas non plus de citer Luter, d'émailler de quelques termes techniques son texte – « faire le bœuf » ! Du Brassens, certes, mais avec une touche inédite, en osmose avec l'esprit de cette élégie far-dée de joie même si dans le fond elle reste douloureuse.

En 2005, dans l'un des albums consacrés à son maître et ami, Maxime Le Forestier, le légataire spirituel de Brassens, se réapproprie cette chanson servie par une guitare seule, et qui garde toute son énergie.

À la gloire du Vieux-Colombier et de sa rue, cette chanson fait figure d'exception au palmarès du poète moustachu, puisque c'est la seule qu'il ait chantée avec un orchestre.

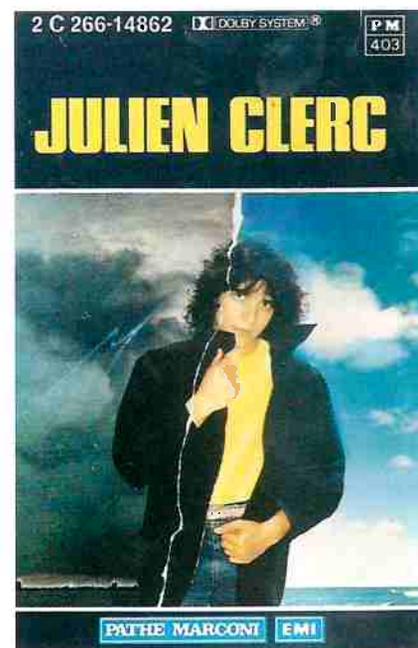


ouverte aux savants dès 1643 dans l'hôtel particulier de Mazarin, enracinée sur le quai Conti, en bordure de Seine, la bibliothèque Mazarine, désormais site

historique de la Bibliothèque nationale, ouverte au public, est la plus ancienne de France.

Féru de littérature, de poésie et singulièrement de Mallarmé, dont il se rapproche par l'esprit et la métrique, Étienne Roda-Gil ne pouvait qu'honorer ce joyau. D'origine catalane, ex-professeur ayant enseigné le français à Pékin, puis l'espagnol à Ivry et à la Sorbonne, parolier, enfin, il s'est fait alchimiste des mots, artisan d'une prosodie innovante par laquelle il tissait des vers entortillés et lumineux. Dans la longue saga des paroliers modernes, il y eut un avant et un après « Roda », tel qu'on le surnommait. Surgi dans le panorama de la chanson française avec Julien Clerc, rencontré dans un bistrot près de la Sorbonne, à L'Écritoire, le bien nommé, il a changé le cours d'un art qui tendait à se figer avec du prêt-à-chanter consensuel, afin de satisfaire les programmeurs rivés sur des critères surannés. Gainsbourg, avant lui avait déjà amorcé le virage. Roda-Gil et son interprète et compositeur de génie, Julien Clerc, vont former le plus puissant binôme de la décennie 1970 ; au tournant des années 1980, le chanteur prendra un second souffle en s'entourant de nouveaux auteurs. Pour Roda-Gil, exclusif et dominateur, la dragée

sera rude à avaler. Se souvenant de leurs noces en couplets, Julien Clerc dira : « Les textes d'Étienne ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais, c'était très fort et, surtout, je n'avais pas de mal à mettre de la musique dessus. Je ne comprenais pas tout ce que je chantais, c'était de la poésie baroque, assez hermétique, c'était beau. Ce qui a fait notre succès, c'est que nous n'avions aucun formatage, nous parlions dans tous les sens. »



# Bibliothèque Mazarine Julien Clerc

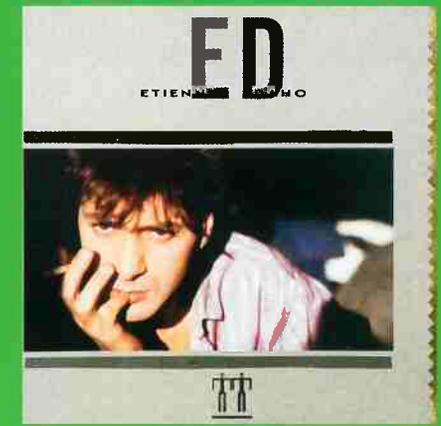
1980 - (ÉTIENNE RODA-GIL - JULIEN CLERC)  
- EMI.

Client assidu de la Coupole — ou de la Close-rie —, mais à Montparnasse, Roda-Gil, qui ne connut pas les honneurs de l'Académie française comme son alter ego Jean-Loup Dabadie, ouvre cette chanson par un hommage à la langue française, qui s'abîme. De l'intérieur de la bibliothèque Mazarine, il commente alors ce qu'il voit, les quais, le pont des Arts en travaux, une femme au volant dans le flot des autos et dont il suppose qu'elle écoute la radio — autant de flashs enlacés qui ornent cette chanson d'une touche mélancolique et suave. Pour un homme qui avait mis à mal les canons de la chanson Rive gauche, il rendait ici à la « Rive » un bel hommage.

# Paris - Le Flore Étienne Daho

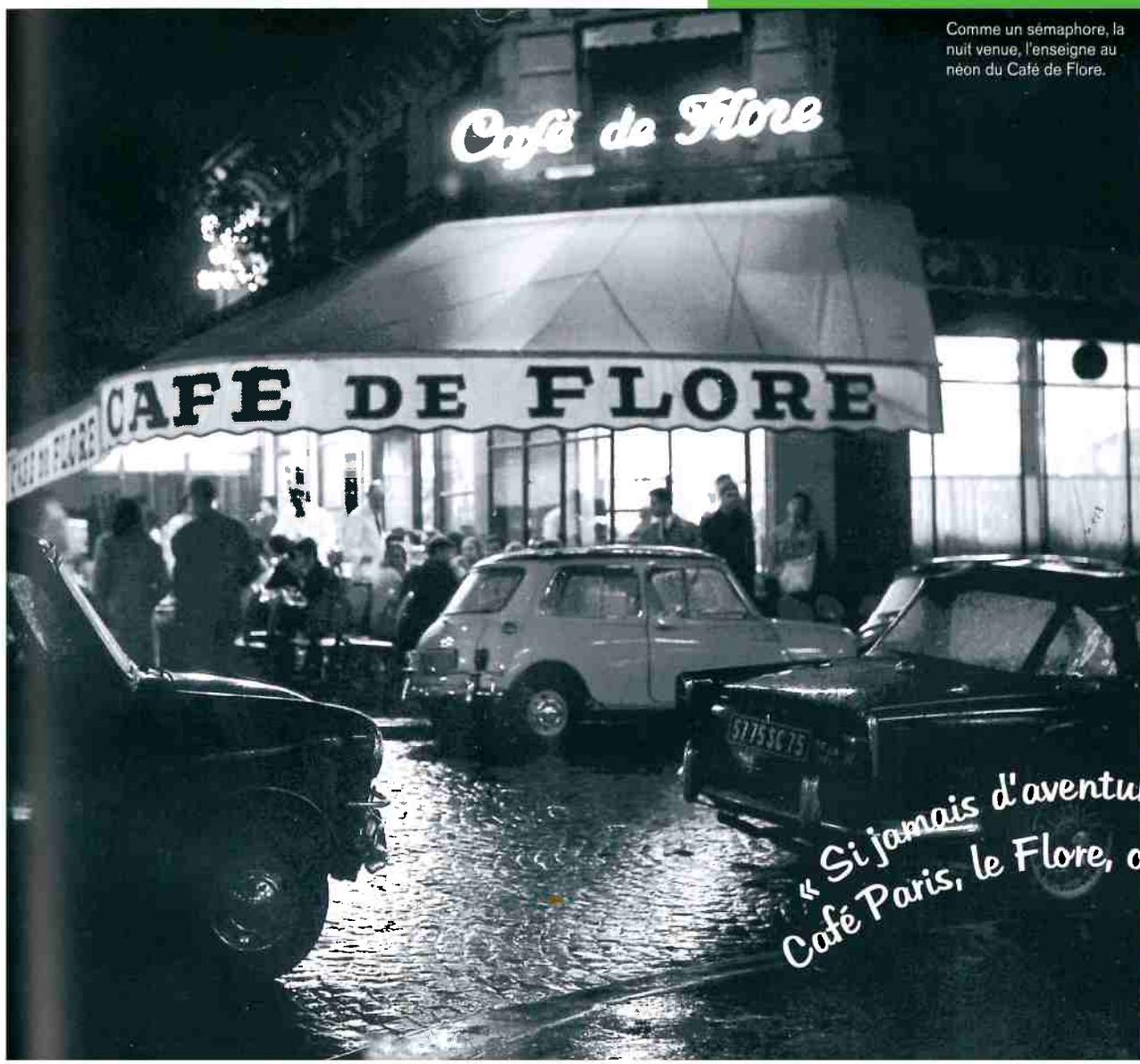
1986 - (STUART MOXHA  
M. ADAPT. ÉTIENNE DAHO)  
- VIRGIN.

Fort du succès de son album *Tombé pour la France*, en 1986, Étienne Daho se positionne comme le dandy incontournable de la scène française. Dès lors, quoi de plus normal pour lui que de chanter le Flore, l'emblématique café huppé de Saint-Germain-des-Près, centre irradiant de l'intelligentsia parisienne ? Un endroit select et bohème chic où il est bon d'être vu, où se nouent les amitiés transversales du monde littéraire, où se font et se défont les réputations minute. Connu partout sur la planète, le seul nom du Flore résonne comme une adresse synonyme de Saint-Germain-des-Près. Si en 1887, année de sa création, il a pris le nom de « Flore », c'est en hommage à la statue de la déesse du Printemps qui se dressait sur le trottoir d'en face. Grâce à Apol-



inaire, qui y débarquera en voisin au tournant du siècle, en 1913, le café étoffera sa vocation littéraire. Après la guerre de 1914-1918, c'est le rendez-vous d'Aragon, de Breton et de Soupault. Dans les années 1930, on y croise Queneau, Desnos, Fargue, et bien entendu après la guerre toutes les figures de l'existentialisme, du cinéma ou de la chanson, avec Juliette Gréco bien sûr. Manière d'hommage rendu à cet aréopage, et à l'endroit, Étienne Daho, habitué du Flore, épanche sur le ton de la confession son attirance pour cette terrasse select où il s'assied régulièrement pour lire Artaud, respirer l'air du temps, en confidence avec les grandes ombres du passé. Pense-t-il alors comme Alain Ayache, qui fut un remuant patron de presse, que prendre un café au Flore rend plus intelligent ? Ou bien alors, comme Gréco, qu'au Flore les gens sont un peu moins laids qu'ailleurs ? Élitiste et populaire à la fois — ce qui n'est pas une piètre performance —, Daho nous entraîne à l'intérieur de ce café-symbole avec une vraie délectation qui donne envie de boire des petits cafés noirs en tournant les pages d'un roman très intellectuel, en terrasse, afin, une fois au moins, de figurer dans un décor immuable. Et comme un tampon : Paris - Le Flore - Daho - 86.

Comme un sémaphore, la nuit venue, l'enseigne au néon du Café de Flore.



« Si jamais d'aventure, je recherche l'aventure  
Café Paris, le Flore, où tu me dis "Je t'adore" »

1986 - (STUART MOXHA  
M. ADAPT. ÉTIENNE DAHO) - VIRGIN.



## Babylone tu déconnes

### Bill Deraime

1981 - (BILL DERAIME) - RCA.



**S**ecteur du très chic palace Lutetia et du non moins renommé et élégant Bon Marché, dans le cadre de la chanson de Bill Deraime, le quartier se résume à sa station de métro, Sèvres-Babylone, par la bouche de laquelle surgit le blues à l'état pur. Là où on ne l'attend pas, à moins que ce style né dans le Détroit filtre partout où l'homme souffre, même dans les endroits a priori préservés. Bien que ici tout se déroule à l'envers, puisque c'est le narrateur transportant son spleen qui se trouve interpellé par un homme exalté, joueur de yo-yo — « Yoyoyo » ! À la station Sèvres-Babylone, où en surface, la vie déraile : Babylone, tu déconnes ! Optimiste, le quidam l'est, à tel point qu'à la fin il échoue en hôpital psychiatrique. Même avec cette chute dramatique, la chanson reste frivole, sorte d'hymne à l'allégresse dont Bill Deraime déborde. Fan de gospel et de blues, il participa à la fondation de plusieurs groupes de folk, le Back Door Jug Band, le Cargo Blues Band. En 1979,

avec l'harmoniciste Jean-Jacques Milteau, il sort un disque sur le label Sésame. En parallèle, il poursuit une carrière de thérapeute pour les jeunes en difficulté. Au virage des années 1980, chez BMG, il enregistre l'album Plus la peine de frimer, duquel est extrait son premier tube, « Faut que j' me tire ailleurs ». En 1981, avec « Babylone tu déconnes », extraite de Qu'est-ce que tu vas faire, il s'impose comme un maître du blues à la française dont les textes sont axés sur les affres de la vie et du quotidien, sur les révoltes et les espoirs. Grâce à sa voix granuleuse, il hisse ce genre aux meilleures places des hit-parades en une période où, bien que prisé dans les clubs, le blues peinait à trouver sa place dans les grilles des programmeurs. Sans cesse en quête de communication avec le public, plus homme de scène que de disques, Bill Deraime disparaîtra bientôt des radars médiatiques, poursuivant sa carrière en cohérence avec ses idéaux communautaires. À Sèvres-Babylone, certains jours encore, en mémoire de cet opus de Bill Deraime, le blues rejoue sa partition.



aris passionne les Anglais autant que Londres fascine les Français. Pour preuve, ce concept album de Malcolm McLaren paru en 1994. Agitateur culturel, il fut le manager des New York Dolls puis des Sex Pistols, initiateur du punk pour le monde entier. Compagnon de la créatrice de mode Vivienne Westwood, il ouvrit avec elle la boutique SEX sur King's Road. Admirateur d'Andy Warhol durant son passage aux Beaux-Arts, il se focalise aussi sur Guy Debord, pape du situationnisme en France. Ami et partenaire de Jean-Charles de Castelbajac et de Jean-François Bizot, le patron d'*Actuel*, il devient l'incontournable acteur underground mondain par lequel le punk se répand dans la capitale et dans l'Hexagone.

Entrepreneur et artiste, en 1994, sur des musiques de couleur acid jazz et synthé pop, il invoque « Lutèce-Paname » via un panel d'opus emblématiques de son histoire artistique et médiatique. On y discerne des plages à la mémoire de Satie, de Miles Davis, on y constate la présence derrière le micro de Catherine Deneuve, de Françoise Hardy, de Sonia Rykiel, d'Amina — la première dans « Paris Paris », la deuxième dans « Revenge of the Flowers », la troisième dans

Entrepreneur et artiste, en 1994, sur des musiques de couleur acid jazz et synthé pop, il invoque « Lutèce-Paname » via un panel d'opus emblématiques de son histoire artistique et médiatique. On y discerne des plages à la mémoire de Satie, de Miles Davis, on y constate la présence derrière le micro de Catherine Deneuve, de Françoise Hardy, de Sonia Rykiel, d'Amina — la première dans « Paris Paris », la deuxième dans « Revenge of the Flowers », la troisième dans



MALCOLM MCLAREN

PARIS

CATHERINE DENEUVE FRANÇOISE HARDY AMINA



## Rue Dauphine Malcolm McLaren

1994 - (MALCOLM MCLAREN) - VOGUE.

QUARTIER LATIN,  
PÈRE-LACHAISE



## À la Close Renaud

2006 - (RENAUD) - VIRGIN.

« Who the Hell Is Sonia Rykiel? », la quatrième dans « La Main parisienne » —, sans oublier Loulou de la Falaise, qui intervient dans « Jazz Is Paris ». À la sortie (face 7 — disque 1), *Paris Paris* se dégage, une sorte de best of prestigieux où volent des images de Doisneau, du Sacré-Cœur, de Piaf, de Joséphine Baker, du Quartier latin. En faces 3 et 6 de ce florilège, deux titres orientent le focus sur le Père-Lachaise et la rue Dauphine. Versant cool jazz, avec chœurs séraphiques dans l'écho, le cimetière et l'artère chère aux zazous jadis, à l'adresse du Tabou, se voilent d'une brume nocturne qui leur sied en toute époque : le premier où l'on dort toujours, la seconde où l'on ne dort — dormait ! — jamais. Paris qui valut bien une messe méritait en tout cas ce double album envoûtant corroborant cette incise d'Aragon : « Il faut rendre à Paris ce qu'à Londres l'on donne ! »

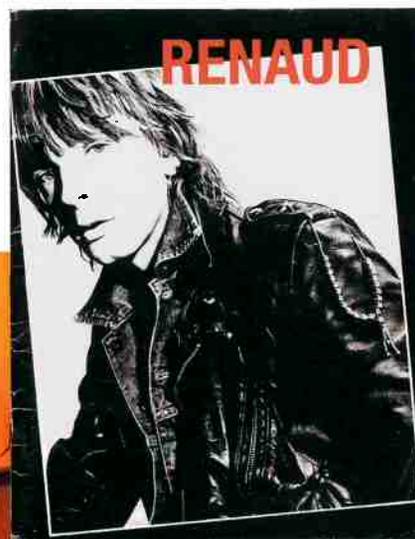


café-restaurant littéraire par excellence, la Closerie des Lilas se dresse au carrefour du boulevard Montparnasse et de l'avenue de l'Observatoire. Édifiée vers 1850 dans un jardin où fleurissaient des lilas, la Closerie tire aussi son nom du détournement du titre d'une pièce de théâtre à succès de l'époque, *La Closerie des Genêts*, de Frédéric Soulié. Très vite, elle devient le point de ralliement de l'intelligentsia de la fin du xix<sup>e</sup> siècle : Émile Zola, Charles Baudelaire, Théophile Gautier, Edmond et Jules Goncourt, Paul Verlaine. Au tournant du xxe siècle, Paul Fort s'y installe en terrasse pour y disputer des parties d'échecs

avec Lénine. D'Apollinaire à Jean-Edern Hallier, pas un romancier, un artiste renommé vivant ou de passage à Paris n'a pas, au moins une fois, poussé la porte de la Closerie, où en hommage aux habitués célèbres les tables portent leurs noms.

En 2006, sur le quatorzième album de Renaud, *Rouge sang*, sous le diminutif « la Close », la Closerie entre en beauté dans le panthéon des chansons parisiennes. Déjà, le titre évoque Bruant : Renaud s'avoue comme lui fasciné par la voyoucratie, ne dissimule pas son admiration pour le chansonnier et tend à s'inscrire dans

la même tradition que lui, celle de la langue fleurie de l'argot parigot, celle de la compassion pour les déshérités. Et s'il ne se présente pas sous un chapeau à larges bords, dans un costume de velours noir et chaussé de bottes montant à mi-mollet, il arbore cependant une tenue distinctive, couramment vêtu d'un Perfecto noir, d'un jean délavé, chaussé de santiags, le cou enserré d'un bandana rouge, figurant in fine une sorte de Bruant du xx<sup>e</sup> siècle,



partisan contemporain du limonaire et de la guitare électrique. Dans la façon du texte, on retrouve encore l'influence du poète montmartrois lorsque, à la fin des blocs de couplets, « À la Close » revient en gimmick — une technique utilisée par Bruant avec insistance.

Par son thème, cette chanson résonne au final comme un cri d'amour, l'amour qu'éprouve alors Renaud pour Romane Serda, qui parvient à guérir de l'alcool l'infâme « Renard », ainsi que s'autosurnomme le chanteur par analogie avec Gainsbourg — qu'il admire — et son double maudit, « Gainsbarre ». Habitant un appartement au-dessus de la Closerie, entre les murs du célèbre café, Renaud-Renard jouait quasiment à domicile.

Quand la vie n'est pas rose, boulevard Montparnasse, on peut toujours faire un détour par la Close.



Intérieur de la Closerie des Lilas,  
café littéraire depuis 1883.

# Paris Rive gauche

## Rive gauche : La chanson prend la parole

En couplets, le style Rive gauche se définit comme un genre narratif apparu après la Seconde Guerre dans les cabarets établis sur cette rive de la Seine – et sur l'autre. En effet, les artistes se réclamant de cet esprit se commettront dès leurs premiers pas indifféremment des deux côtés de la Seine. Ils s'accompagnent à la guitare, un instrument à la mode qui répond à l'exiguïté des lieux où ils se produisent, et léger à transporter en des temps où, souvent, ils doivent doubler voire tripler leur tour dans les enseignes environnantes.

Outre sa connotation géographique, l'expression « Rive gauche » servit à opérer une démarcation avec l'école réaliste de Montmartre, influente sur la Rive droite jusqu'à la coupure de 1939-1945. Car si les opus de la Butte faisaient leur miel d'un naturalisme radical, désormais les couplets dispensés à Saint-Germain-des-Prés, Rive gauche, empruntent à une culture livresque référant à une vision plus philosophique de l'existence et de l'art. Hautement représentatif d'une ère qui s'étend de la fin des années 1940 au milieu des années 1960, avec certaines prolongations, le Rive gauche fut pour sa part battu en brèche par le jaillissement d'une chanson rythmique issue de la *rock culture* conquérante.

Autour de Saint-Germain, les plus célèbres cabarets de la Rive gauche sont alors l'Écluse, le Port du Salut, l'Échelle de Jacob, la Rose rouge, la Fontaine des Quatre Saisons, vers Mouffetard, la Méthode, le Cheval d'or, la Contrescarpe, plus tard l'École buissonnière, parmi d'autres. De petits endroits convertis, d'anciennes épicerie, des

caveaux voûtés où un public de noctambules floués par quatre années d'occupation s'entasse, friand des « chanteurs à texte », selon l'expression d'alors.

Si la complainte littéraire a toujours existé en parallèle des ritournelles populaires propices au divertissement, défendues par des personnalités fortes, grâce à l'irruption de Trenet, en 1938, sur la scène de l'ABC, soudain toute la chanson s'est hissée d'un cran. Habile à se colleter avec les mots et ses jeux – conséquence de son compagnonnage avec Max Jacob ou Jean Cocteau –, il bouleverse le paysage musical au point de le scinder en deux époques : il y aura désormais

l'avant-Trenet et l'après-Trenet. Par son apport, une nouvelle modernité s'installait qui allait inciter la jeune génération d'avant-guerre admirative à instiller de la poésie dans ses œuvres futures – ce à quoi Brassens s'exerça avec génie, ainsi que Béart, si respectueux de la forme. Adoubé à ses débuts par Mac Orlan, Guy Béart, animateur des beaux soirs de la Colombe, un cabaret situé dans le 4<sup>e</sup> arrondissement derrière Notre-Dame, Rive droite, incarne bien cette chanson dont il possède tous les atouts : une élégance à dire et à paraître, un verbe poli au fil d'une culture poétique qu'il cite et qu'il invente, scandé à la guitare.

À l'écart de la chanson « de variétés »,

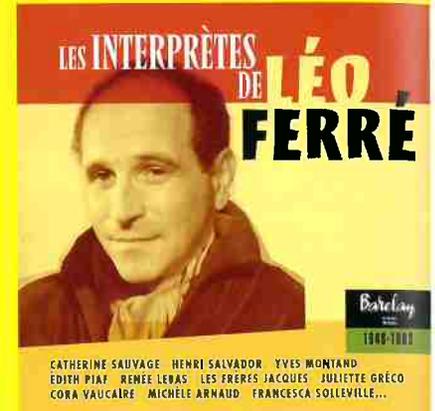
le style émerge dans une nébuleuse où se distingue à l'avant-garde Léo Ferré, germanopratin malgré lui. En 1948 il rode son style au Quod Libet, chez Francis Claude, auteur pour lui de « La Vie d'artiste ». Et autant, plus tard, il récusera le qualificatif de chanteur de variétés, autant il dénoncera le souvenir de ce quartier surfait à son goût. En priorité, le chanteur Rive gauche se pose en auteur-compositeur de ses œuvres, tels Charles Trenet, Jean Tranchant, Gilles et Julien, avant 1939. Dès lors, Brassens, Béart mais aussi Brel seront retenus dans cette catégorie Rive gauche qui s'élargit.

Chevaliers de la plume, Prévert, Aragon ou Mac Orlan se retrouvent associés

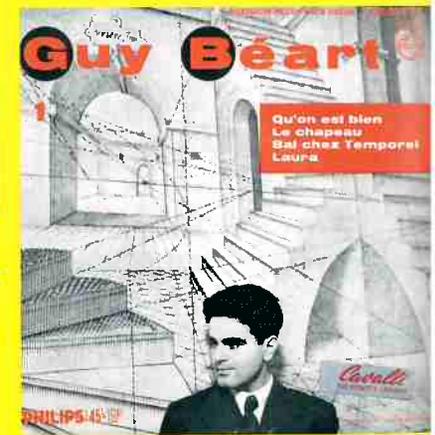


Personne ne peut nier que Charles Trenet, apôtre d'une chanson moderne aux résonances surréalistes dès 1938, fut à sa mesure, avec Prévert, l'un des instigateurs de la prégnance du texte dans la chanson dite « Rive gauche ».

Guy Béart, qui débuta à la Colombe, sur la Rive droite, s'est vite imposé comme l'un des fleurons du style Rive gauche. Déjà en 1957, l'année de son premier enregistrement, le style avait franchi le Rubicon qui séparait les deux rives.



Premier intellectuel de la chanson poétique, Léo Ferré ouvrit la voie pour son répertoire propre et pour celui d'une pléiade d'interprètes qui le regardaient comme un maître.





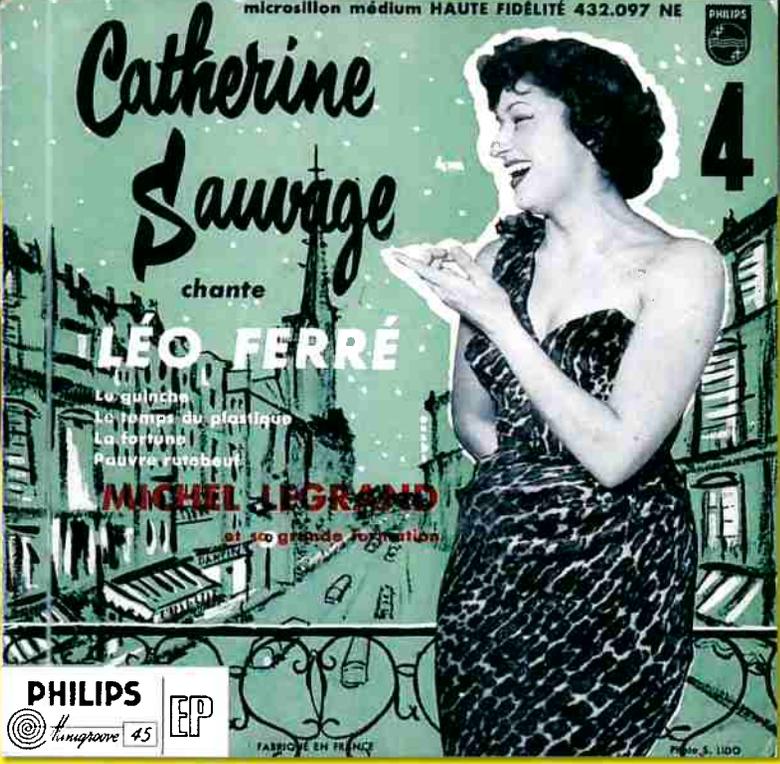
A partir de 1951, l'Écluse devient un des hauts lieux du Quartier latin de l'après-guerre, qui va façonner les légendes de la Rive gauche — et entre toutes, Barbara!



Première femme auteur-compositeur digne de cette appellation, Barbara, dite « la Chanteuse de minuit », l'heure à laquelle elle débuta son tour à l'Écluse pendant cinq ans, magnifia le style Rive gauche, qu'elle s'appropriâ d'une façon unique.



Prêtresse, muse, artiste, poétesse par procuration, par sa proximité avec les poètes et les hommes et femmes de lettres, Juliette Gréco devint, outre celle de Saint-Germain-des-Près, l'icône du style Rive gauche.



Réputée dans les cabarets et sur les grandes scènes, Catherine Sauvage se consacra toute sa longue carrière durant à interpréter les poètes, dont Léo Ferré.

# cora vaucaire

LES TROIS MANÈGES — JULIE — L'AIR DE PARIS

BAL CHEZ TEMPOREL



Tombé dans l'oubli, pionnier des auteurs-compositeurs du Quartier latin, Stéphane Golmann, qui menait une carrière personnelle, fut repris aussi bien par Yves Montand et Juliette Gréco que par les Frères Jacques.

## CHANSONS DE JACQUES PREVERT ET JOSEPH KOSMA



GERMAINE MONTERO



CORA VAUCAIRE

ENOCH.C. EDITEURS

Cora Vaucaire et les Frères Jacques, ambassadeurs, chacun à leur façon, de la chanson poétique ou cocasse.

à ce courant. De ce trio, Prévert fut le plus impliqué aux côtés de son frère Pierre, directeur de la Fontaine des Quatre Saisons. Il est l'auteur en 1936 de « Drôle de drame » et en 1937 de « Chasse à l'enfant » respectivement pour Agnès Capri et Marianne Oswald, toutes deux chanteuses littéraires. Il fut ainsi l'un des précurseurs du mouvement. Une fois sa réputation confortée par la parution de trois recueils, *Paroles* (1945), *Histoires* (1946), *Spectacle* (1951), les étoiles montantes des cabarets s'approprièrent ses textes – Cora Vaucaire, Germaine Montero, Catherine Sauvage et, bien sûr, Juliette Gréco, incontournable prêtresse du style, qu'elle personifie. Attachée à l'existentialisme par sa connivence avec Sartre et Beauvoir, elle brille par sa sobriété même au summum de l'émotion dramatique, à la fois énigmatique et transparente, cousine de Damia pour son intensité en scène et de Piaf, non pour sa gamme mais pour son timbre grave, qui équivalait sous l'angle technique à la puissance perchée de celui de son

Prévert-Kosma, une estampille qui sied au genre Rive gauche.



La Saint-Médard  
La queue du chat  
La Gavotte des batons blancs  
Général Castagnetas

45 T.M.  
E.P.



FABRIQUÉ EN FRANCE

ainée. En ces années où la jeunesse s'exalte sous les voûtes des caveaux de jazz, le Rive gauche distille une façon d'être mêlant sous des atours décontractés la désinvolture à l'appétence du débat intellectuel. Emblématique, Gréco, encore, s'affirma en égérie de Saint-Germain, point vernal de l'effervescence.

Rétif à l'uniforme mais contraint malgré tout au costume, le chanteur Rive gauche se présente souvent vêtu de noir, reprenant un artifice de la période réaliste pour purger son message des ornements vestimentaires spécifiques à la chanson récréative, volontiers assimilée par rejet, dans ce cas, à la Rive droite. Le chanteur Rive gauche chante pour dire, stigmatiser, sublimer par les mots ce que souvent il délaisse en musique. Non que les airs soient absents ou médiocres – Brassens ou Ferré en témoignent –, mais en règle générale il met en paroles plus qu'il ne met en musique : pour schématiser, il met en musique ses paroles. Ce distinguo démontre la prééminence du verbe sur la mélodie. En guise de présentation de l'œuvre au public, en scène, le chanteur Rive gauche annonce couramment d'abord le titre de la chanson

## LES ENFANTS TERRIBLES

monsieur l'univers  
wagner  
j'ai peur de vivre  
les fleurs imaginaires



## JEAN MAX brua

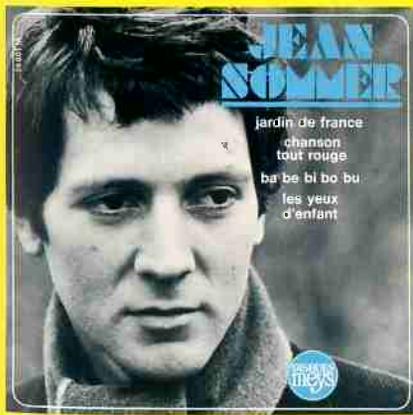
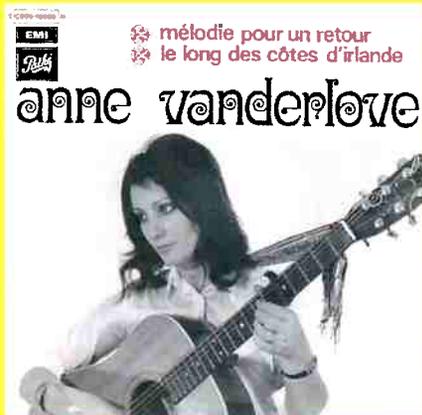
BALLADE  
DES ENFANTS  
DU ROI

TARDE PAS TROP  
MA BELLE





Pia Colombo et Maurice Fanon, un temps époux, furent chacun à sa manière de brillants représentants du style Rive gauche – elle par son répertoire engagé, lui par sa faconde, sa rage et ses dons mélodramatiques en scène.



Le style Rive gauche a ses déclinaisons, notamment le genre baladin, dont Jacques Douai, qui se produisit à l'Échelle de Jacob, au Quod Libet et à la Rose rouge, fut un éminent représentant, tout comme à sa suite, avec des nuances, Anne Sylvestre, Anne Vanderlove, les Enfants terribles, Jean-Max Brua, Jean Sommer, Jean Vasca.

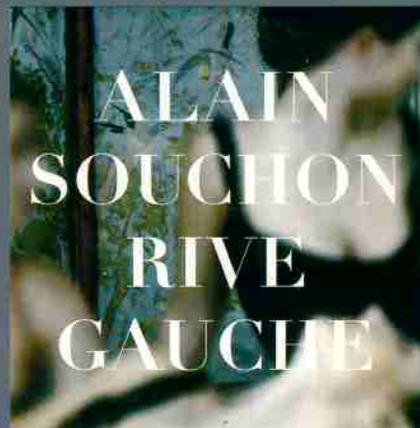


et le nom de l'auteur, si ce n'est pas lui, avant que de citer celui du compositeur – ce qui constitue, à tout le moins, un signe. Il fait passer avant tout son message, détenteur d'une originalité en opposition avec le prêt-à-chanter. Sollicités pour décrire ce style qui fut le leur à quinze ans d'intervalle, Félix Leclerc et Henri Gougaud déclarent que l'auteur-compositeur-interprète n'est pas un chanteur mais un homme qui chante.

Sur le plan économique, la perception des droits d'auteur, dopés par l'essor des médias radiophoniques et télévisuels, n'est pas pour rien dans l'inflation du Rive gauche. Si pour l'essen-

tiel, jusqu'au début des années 1950, les chansons se vendaient au format papier, ensuite elles s'écoulaient par le disque. À l'automne 1954, dans *Arts*, on relève ces lignes : « La dureté des temps oblige les créateurs à cumuler les fonctions de parolier, de compositeur et d'interprète [...]. Ne cherchons pas midi à quatorze heures et demandons au matérialisme de nous expliquer la vogue du chanteur-poète, vagabond à la guitare. » Émanant de ce périodique orienté à droite, dirigé par le « hussard » Jacques Laurent flanqué de ses amis, Roger Nimier, Jean Dutourd, l'apostrophe surgissait à point nommé : classée à gauche, la galaxie des auteurs-compositeurs-interprètes militait en couplets, soucieuse de peser sur le cours des choses, en tout cas résolue à en découdre avec les clichés sociétaux surannés. Jouisseurs et conservateurs, les « hussards » les avaient bien vite épinglés. Sous-rubrique du genre, la chanson engagée se développera par soubresauts avant qu'une deuxième génération s'en saisisse et assure son triomphe autour de Mai 68. Mais si les chanteurs de la première génération ne se sont pas montrés foncièrement engagés, en dehors de quelques éclats, à tout le moins ils paraissaient concernés.

D'abord surtout délivré à des auteurs-compositeurs, le label Rive gauche estampille aussi des interprètes qui relaient leurs œuvres, et notamment des femmes. Dans un premier temps, elles ne sont pas nombreuses à composer : si Mireille s'est révélée une pionnière de l'art, avec Piaf et Marguerite Monnot, premier binôme féminin, il faudra patienter jusqu'à l'avènement de Barbara pour qu'une autre figure féminine, ô combien éminente, prenne le relais. Dans le milieu de la chanson comme dans d'autres disciplines, en dépit de leur sensibilité toute spéciale, les femmes peinent à s'émanciper, et c'est donc une parole essentiellement masculine qu'elles colportent avec brio, notamment celle d'un poète insigne tel Léo Ferré, leur pourvoyeur zélé. La poésie et l'imagerie féminine en cours agissant dans le cadre d'une inoffensive alliance, a priori, la société entière semble se satisfaire de cette distribution. Portées par la dynamique de la chanson poétique plébiscitée dans les cabarets ou les petits théâtres, des artistes significatives telles Cora Vaucaire et Catherine Sauvage se lancent. Un peu plus tard, elles seront imitées par d'autres, Pia Colombo, Francesca Solleville ou Christine Sèvres, plus motivées par des opus politiques, messagères de Bertolt Brecht ou de Jean Ferrat



### Rive gauche Alain Souchon

1999 - (ALAIN SOUCHON) - VIRGIN.

« Mélancoliste » en chef de la chanson française, et à ce titre fils symbolique de Mouloudji, Alain Souchon se distingue comme l'un des meilleurs poètes contemporains, s'étant imposé sur le devant de la scène dès 1973. Auparavant, de nuit, il avait arpenté les rues de la Montagne Sainte-Geneviève et de Saint-Germain, couru le cachet dans les cabarets comme tout auteur-compositeur-interprète qui se respectait. Bientôt, se réservant de temps à autre quelques chansons, il délèguera la composition de ses musiques à Laurent Voulzy, son alter ego en notes, qui le qualifie avec humour de « romantique délinquant ».

Avec « Rive gauche », il témoigne de sa ferveur pour une époque révolue – souvenirs de Boris Vian, de Prévert, de Ferré, de Gainsbourg, de Miles Davis, de Gréco, de Jim Morrison. « Adieu le jazz adieu la nuit », le pouvoir au mépris, Saint-Germain c'est fini – version Souchon, « Rive gauche à Paris » rime avec nostalgie.